

LA GAZETTE,
C'EST PLUS QUE DE LA JASETTE:
C'EST UNE INFORMATION QUI FAIT UNE DIFFÉRENCE!
VOTRE DON FAIT LA DIFFÉRENCE AUSSI!



la gazette

de la MAURICIE, de LANAUDIÈRE et des environs

Média indépendant pour le bien commun

De l'assiette aux idées, nos régions à l'honneur!



PHOTO : DOMINIC BÉRUBÉ

Non... la lutte n'est pas arrangée!



PHOTO : JEAN ROUILLEAU

Applaudissements sur scène, précarité entre deux contrats



PHOTO : ISABELLE PADULA

En mode vacances, sans technostress

Êtes-vous du genre à regarder votre boîte de courriels professionnelle durant vos vacances «juste au cas où» il y aurait une urgence? Vous n'êtes pas un cas isolé: un sondage de l'Ordre des conseillers en ressources humaines agréés du Québec (CRHA) dévoilait en 2015 que 40% des salarié-es restent connecté-es à leur travail durant les vacances estivales (Goyer, 2024).



MÉLODIE CHAREST
JOURNALISTE PIGISTE
INITIATIVE DE JOURNALISME LOCAL

Les avantages des technologies en milieu de travail sont indéniables: elles facilitent le travail collaboratif et offrent des gains en efficacité. Cependant, elles peuvent également entraîner du technostress auprès des membres du personnel.

Au tournant des années 2010, ce concept fait son apparition alors que des scientifiques tentent de comprendre le «stress qui est associé à l'utilisation que nous faisons des technologies», explique Julie Dextras-Gauthier, professeure titulaire au département de management à l'Université Laval.

Les courriels et les plateformes de collaboration, comme Teams, bombardent les équipes d'informations tout en leur permettant de rester connectées de manière continue, vacances ou pas!

Mais pourquoi consulter ses messages en dehors des heures de travail?

Une des explications de madame Dextras-Gauthier est la peur d'être submergé-e de courriels ou de dossiers ur-



PHOTO : GRACIEUSEITE

Les recherches de la professeure Julie Dextras-Gauthier portent principalement sur le technostress et la transformation numérique en milieu de travail.

gents au retour des vacances. Regarder les messages permet de faire un premier filtre. Cependant, il y a des conséquences!

Vous revenez de vacances, mais êtes-vous autant ou même davantage épuisé-e qu'à votre départ? C'est tout à fait normal. Consulter des communications dans un cadre professionnel du-



PHOTO : DOMINIC BÉRUBÉ

Consulter des communications de travail pendant les périodes de repos peut maintenir le cerveau en mode travail, limitant ainsi la récupération et, par la suite, la performance.

rant des périodes de repos laisse le cerveau baigner dans la routine du travail: impossible pour lui de se reposer. Sans récupération, il est très difficile d'être performant-e et énergisé-e par la suite.

La gestion du technostress est une responsabilité partagée dans un milieu de travail. Avant le départ de nos collègues en vacances, il est essentiel de plani-

fier leur retour au boulot pour donner au cerveau le repos nécessaire. L'astuce de madame Dextras-Gauthier: intégrer des journées fantômes au retour de vacances. Pendant deux ou trois jours, les plages horaires sont uniquement réservées à répondre aux courriels et à suivre des dossiers. 9

Textes web complets à découvrir

notregazette.com



PHOTO : BRUNO CANTIN

UNE PROGRAMMATION QUI FAIT DU BIEN POUR TOUS LES ÂGES ET TOUS LES BUDGETS

BRUNO CANTIN, JOURNALISTE PIGISTE
INITIATIVE DE JOURNALISME LOCAL

« On connaît la situation économique actuelle et je voulais quelque chose qui rassemble et qui rallie tout le monde : tous les âges et tous les budgets. Je souhaitais quelque chose qui fait du bien. C'est pour ça qu'on a beaucoup de nouveautés », avance Marie Pierre Mailhot, directrice générale et artistique du Complexe culturel en marge du dévoilement de la programmation.



PHOTO : BRUNO CANTIN

LA JOURNÉE NATIONALE DES PEUPLES AUTOCHTONES À LA TUQUE

BRUNO CANTIN, JOURNALISTE PIGISTE
INITIATIVE DE JOURNALISME LOCAL

«Notre objectif, c'est vraiment de faire rayonner la culture dans la ville, de rendre les personnes issues des Premières Nations qui sont présentes en ville fières de leur identité culturelle», explique Kim Lesage, directrice des opérations du Centre d'amitié autochtone Capetciwotakanikc depuis quatre ans.

L'été, la saison des ponts

L'été bat son plein. Les jours sont longs, l'air est léger. Pour plusieurs, c'est la saison des vacances. Mais pour notre collectivité, c'est aussi autre chose. L'été est peut-être la saison idéale pour jeter des ponts.

ISABELLE PADULA
EN COLLABORATION AVEC SES COLLÈGUES
DE LA TABLE ÉDITORIALE

lagazette
de la Mauricie,
de Lanaudière et des environs

Des ponts, notre région en compte plusieurs. En Mauricie, il y a le majestueux pont Lavolette. Plus au nord, on traverse des joyaux patrimoniaux comme le pont Bordeleau à Saint-Séverin, le pont Ducharme à La Bostonnais ou le pont de Saint-Mathieu à Saint-Mathieu-du-Parc. Dans Lanaudière, il y a le charmant pont Grandchamp à Sainte-Geneviève-de-Berthier, un pont couvert centenaire. Tous ces ponts partagent un même dessein: permettre le passage. Mais ce dont nous avons le plus besoin, ce sont ces ponts invisibles que nous construisons à force d'écoute et de dépassement de soi.

Ces ponts-là, une fois construits, peuvent aussi se fragiliser. Regardez autour de vous. Une société où l'on campe dans son opinion, où l'on se retranche derrière son idéologie, où l'on cesse de se parler? La polarisation est partout. Et elle ne se limite pas aux débats publics. Elle est aussi présente au sein de notre famille, de notre cercle d'ami-es, de notre conseil d'administration ou de notre équipe de travail. On arrive parfois confronté-es à des îlots qui communiquent mal, qui ne se comprennent pas, qui veulent rester campés sur leurs positions. Et quand les îlots ne se parlent plus, c'est toute la collectivité qui s'affaiblit.

Pourtant, il existe des antidotes à ce phénomène, dont l'engagement au service du bien commun. Notre média indépendant, sans but lucratif, repose sur l'engagement de personnes ordinaires qui font des choses extraordinaires. Rédactrices. Membres du CA. Camelots. Aides techniques. Expertes en informatique. Tous les talents sont les bienvenus.

Cet engagement crée des rencontres qu'on n'aurait pas faites autrement. Il tisse des liens avec des gens qu'on n'aurait jamais croisés. Il permet de mieux comprendre l'autre avec ses réalités, ses défis, ses joies. Le bénévolat, c'est grand. Le bénévolat au service du bien commun, c'est un pont. Nous avons tous et toutes ce besoin, pro-

fondément ancré en nous, de faire partie de quelque chose de plus grand que nous-mêmes.

À *La Gazette*, l'engagement repose sur le bénévolat mais également sur son équipe de travail. Des gens passionnés, dévoués, qui mettent leur expertise et leur cœur au service de l'information d'ici. Bénévoles et salarié-es: deux piliers d'une même maison, deux forces qui se complètent pour faire rayonner la parole citoyenne.

Cette semaine, j'ai pensé à tous ces talents qui font vivre *La Gazette*. Et si l'été devenait cette saison où l'on dépasse ses peurs? Où l'on pousse la porte d'un organisme pour offrir un peu de son temps? Où l'on es-

sait quelque chose qu'on n'osait pas? Où l'on propose son coup de main technique? Où l'on s'implique?

Le bénévolat change les choses. Il transforme la personne qui le fait et la communauté qui le reçoit. Il suscite des rencontres. Il fait grandir. Il aide à se construire soi-même. Et il construit, pierre par pierre, ces ponts qui nous manquent tant.

Et vous, qu'avez-vous à offrir? Un talent. Du temps. Une oreille attentive. Peu importe la forme, votre engagement permettra d'améliorer des choses.

Et si vous ne savez pas par où commencer, sachez que *La Gazette* est là. Nous avons besoin de vous. Besoin de vos idées. Besoin de vos mains. Besoin de vos voix. Parce que ce n'est pas seulement un journal que nous produisons, c'est un pont que nous bâtissons ensemble, par-dessus les fragmentations, par-dessus les silences.

Faire confiance à l'intelligence collective, comme nous le disons souvent à *La Gazette*, est peut-être la clé. C'est au cœur de notre vision. Parce que c'est ensemble, en mettant de côté

nos certitudes et nos orgueils, et en apprenant à nous rallier autour de ce qui nous unit, que nous pourrions véritablement construire des ponts durables.

L'été est court, dit-on. Mais les ponts que nous construirons en cette saison, eux, resteront. Pour aujourd'hui. Pour demain. Pour la Mauricie, Lanaudière et le Centre-du-Québec qu'on veut plus justes, plus solidaires, plus participatifs et participatives et mieux informé-es.

Bâtissons des ponts. L'été, c'est la saison pour le faire. 

BORIS



lagazette
de la Mauricie

942, rue Ste-Geneviève, Trois-Rivières QC G9A 3X6
Courriel : info@gazettemauricie.com
Téléphone : 819 841-4135
ISSN : 1717-2179

DISTRIBUTION CERTIFIÉE

La Gazette de la Mauricie est publiée par une corporation sans but lucratif soucieuse de produire une information de qualité faisant la promotion du développement intégral des personnes et de leurs collectivités. *La Gazette de la Mauricie* n'est reliée à aucun groupe ou parti politique. *La Gazette de la Mauricie* reconnaît le soutien que lui offre le ministère de la Culture et des Communications du Québec grâce à son programme de soutien aux médias communautaires.

Directrice générale et journaliste : Isabelle Padula
Journaliste multiplateforme : David Leblanc
Graphiste et agente de bureau : Katherine Giroux
Révisseurs : Lise Bergeron, Mireille Pilotto, Diane Vermette
Correcteur d'épreuves : Jean Bernard
Conception graphique et infographie : Martin Rinfret
Table éditoriale : Sandra Baron, Jules Bergeron, Alain Dumas, Virginie Fréchette, René Gélinas, Jean-Claude Landry, Isabelle Padula, Diane Vermette.

Abonnez-vous
à notre infolettre !



notregazette.com



Suivez-nous sur nos médias sociaux!

ANMECQ
ASSOCIATION DES MÉDIAS ÉCRITS
COMMUNAUTAIRES DU QUÉBEC

Canada

Québec

Les Canadien-nes continuent de s'informer... mais de manière accidentelle

Les médias sociaux sont dorénavant la principale source d'information d'actualité au monde. C'est ce que conclut l'enquête *Digital News Report (DNR)* du Reuters Institute for The Study of Journalism de l'Université d'Oxford. Et le Canada n'échappe pas à cette tendance.

MÉLODIE CHAREST

JOURNALISTE PIGISTE
INITIATIVE DE JOURNALISME LOCAL

Depuis 2012, le Reuters Institute for The Study of Journalism de l'Université d'Oxford mène annuellement l'enquête *DNR* qui fait la lumière sur les pratiques et les perceptions des consommateurs et consommatrices d'information dans 48 pays.

Pour la première fois en 14 ans, l'enquête révèle que les réseaux sociaux sont la première source d'information au monde. Le Canada n'échappe pas à cette tendance: 53 % des personnes interrogées au cours de l'enquête révèlent qu'elles ont utilisé les médias sociaux pour s'informer.

FACEBOOK EST PLUS POPULAIRE QUE JAMAIS POUR S'INFORMER

Bien que X et YouTube gagnent du terrain dans les habitudes de consommation de l'information des Canadien-nes, Facebook reste à la première place. La plateforme gagne même en popularité. Son utilisation passe de 25 %, en 2025, à 33 %, en 2026.

Pourtant, les plateformes de Meta bloquent les actualités depuis 2023. Comment expliquer alors la croissance en popularité de Facebook? Colette Brin, directrice du Centre d'études sur les médias (CEM), qui est responsable du volet canadien du *DNR*, confirme qu'il n'y a pas eu «d'effets dramatiques et immédiats du blocage».

Des études canadiennes ont également démontré qu'il y a beaucoup de Canadien-nes qui ne sont pas au courant du blocage ni de la *Loi sur les nouvelles en ligne*, également désignée par *Loi C-18*. Bien que les enquêtes antérieures aient démontré que Meta n'inspire pas confiance au public canadien, ce dernier se tourne tout de même vers la multinationale états-unienne pour se divertir et s'informer. Ce «paradoxe», pour

reprendre les termes de madame Brin, s'explique en partie par le fait que Meta est bien ancrée dans les habitudes de consommation de l'information, en raison de sa gratuité entre autres.

S'INFORMER, C'EST DU SPORT

L'une de ces tendances qui inquiètent la directrice du CEM est la baisse d'intérêt et la baisse de confiance que porte la population canadienne envers les nouvelles.

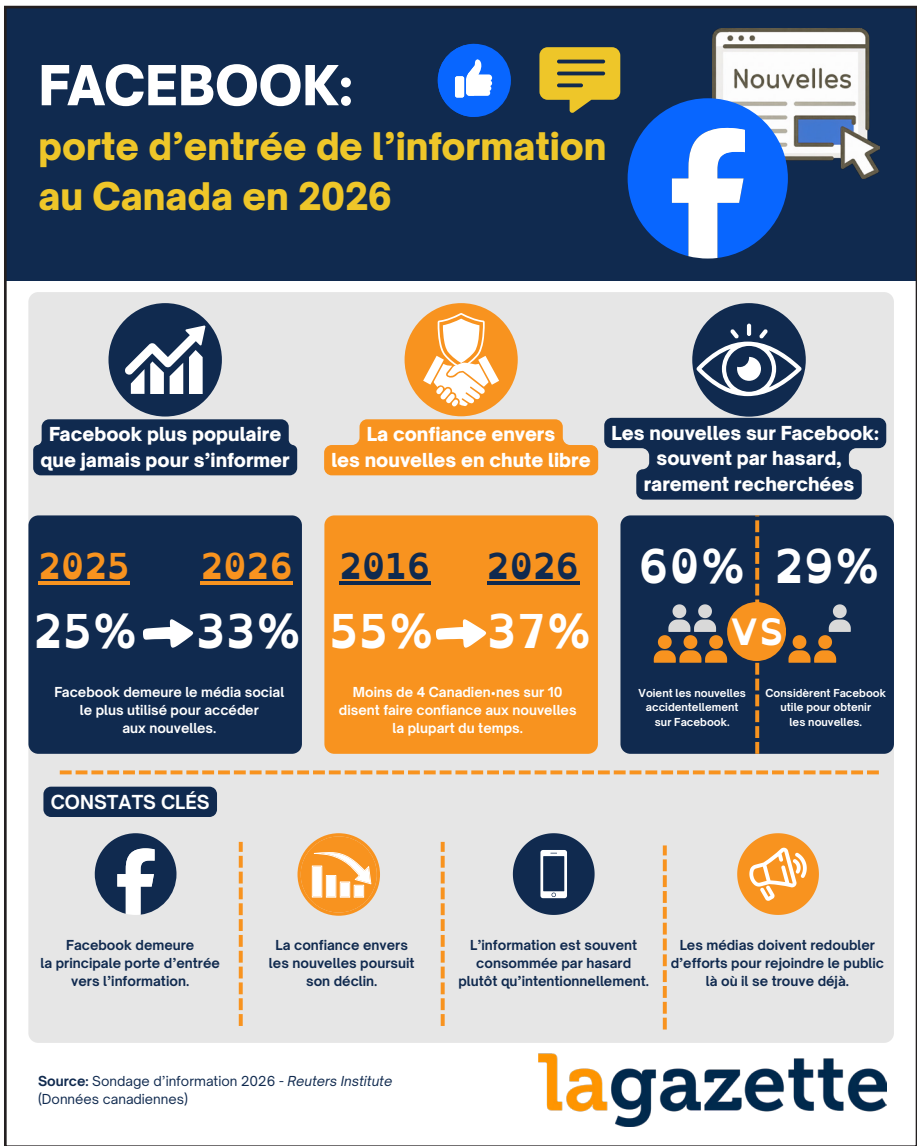
En 2016, 55 % des répondant-es au sondage affirmaient faire confiance la plupart du temps aux nouvelles. Dix ans plus tard, en 2026, c'est 37 %. Bien que le CEM n'ait pas la raison exacte de cette baisse de confiance, le centre de recherche pointe la diminution de la visibilité des contenus fiables ainsi que la capacité du public à distinguer les contenus fiables des contenus malveillants ou de mauvaise qualité: «Je le dis depuis des années: [s'informer] est de plus en plus compliqué», affirme madame Brin, qui est dans le domaine du journalisme depuis près de 40 ans.

LES CANADIEN-NES S'INFORMENT PAR PUR ACCIDENT!

Au-delà de la baisse de confiance et d'intérêt envers les nouvelles, ce qui inquiète madame Brin, c'est les comportements d'évitement et d'indifférence des Canadien-nes par rapport aux nouvelles. De plus en plus, le public canadien grappille involontairement les actualités en glissant sur les réseaux sociaux.

Dans le rapport *DNR* on peut lire que «c'est particulièrement le cas de Facebook, pour lequel 60 % des répondant-es mentionnent voir les nouvelles de manière accidentelle, comparativement à 29 % qui considèrent ce média social comme étant utile pour obtenir les nouvelles».

Du point de vue de la directrice du CEM, ce n'est pas incohérent: «les plateformes [comme Facebook] ne sont pas conçues pour s'informer, c'est pour se divertir». 9



Ces mots qui nous jouent des tours

Il arrive qu'on utilise sans le savoir un mot ou une expression dont l'emploi est pourtant fautif ou critiqué. En voici un exemple qui vous surprendra peut-être.

Partager à ou avec ?

On entend souvent: «**Merci de nous partager cette information.**» Or, on ne partage pas quelque chose à quelqu'un, mais avec quelqu'un. La formulation correcte serait donc: «**Merci de partager cette information avec nous.**»

Mais attention: il y a un hic.

L'emploi du verbe «partager» au sens de «communiquer» est déconseillé. Il s'agit d'un calque de l'anglais «to share», critiqué dans plusieurs ouvrages de référence. Pour plus de précision, on recommande d'utiliser des verbes mieux adaptés au contexte.

Par exemple:

- Elle a **raconté** (et non a **partagé**) ses aventures aux autres participant-es.
- Les consignes nous ont été **transmises** (et non nous ont été **partagées**) avant la réunion.
- Le conférencier voulait nous faire **connaître** (et non nous **partager**) son expérience.

Source : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca

Une capsule proposée par Jean Bernard, réviseur.

LA GAZETTE DE LA MAURICIE ET DES ENVIRONS, C'EST AUSSI TON MÉDIA!

La Gazette est un média indépendant et communautaire. Elle existe grâce aux gens d'ici, à leurs idées, à leurs regards, à leur engagement.

Tu as envie de t'impliquer pour faire rayonner l'information locale, c'est le temps, nous sommes en plein développement!

POSTE OUVERT — JOURNALISTE TERRAIN (26 À 28 H / SEMAINE)

Pour les personnes qui aiment comprendre ce qui se passe autour d'elles, qui veulent aller à la rencontre des gens, qui croient que l'information régionale est essentielle! Atouts : vidéo, médias sociaux, graphisme.

- ✓ Télétravail et bureau
- ✓ Vacances été et hiver
- ✓ REER
- ✓ Équipe humaine et engagée
- ✓ Média d'économie sociale

ENVIE DE T'IMPLIQUER COMME BÉNÉVOLE?

Quelques heures par mois peuvent faire une vraie différence!

Nous cherchons des personnes pour:

- couvrir des événements locaux
- collaborer à des montages vidéo
- aider à préserver nos archives
- soutenir nos projets avec le public

PARCE QU'UN MÉDIA FORT, ÇA SE CONSTRUIT AVEC SA COMMUNAUTÉ! Contacte-moi et viens participer à un média qui te ressemble!

ISABELLE PADULA, DIRECTRICE GÉNÉRALE ET JOURNALISTE

ipadula@gazetteauricie.com

lagazette de la Mauricie et des environs

La page officielle de La Gazette étant bloquée par META, nous vous invitons à devenir membre de notre groupe à

facebook.com/groups/votregazette

lagazette de la Mauricie et des environs

Travailler plus d'heures fait baisser la productivité

Si les Québécois-es prennent plus de temps de vacances que le reste des Canadien-nes, plusieurs souhaitent quand même en avoir davantage pour passer plus de temps en famille et retrouver leur énergie. Des études montrent qu'il est nécessaire de prendre quelques semaines de vacances afin de vraiment décrocher de son travail. Sans quoi cela affecte négativement la santé mentale des travailleurs et travailleuses et, du coup, leur efficacité au travail. Il en va de même pour le nombre d'heures travaillées par semaine.



ALAIN DUMAS
ÉCONOMISTE

VACANCES ET HEURES TRAVAILLÉES DANS LE MONDE

Au chapitre des jours de vacances offerts, le Québec, le Canada et les États-Unis font piètre figure dans le palmarès mondial. Alors que les pays scandinaves (Danemark, Finlande, Norvège et Suède), la France et le Royaume-Uni offrent au moins quatre semaines de vacances obligatoires, le Canada n'offre que deux semaines de vacances payées, les États-Unis zéro, le Québec trois (depuis 1979), après trois années de service.

Quand on jette un coup d'œil sur les heures travaillées dans le monde, les Japonais-es, les Canadien-nes et les Américain-es travaillent le plus grand nombre d'heures par semaine, alors que les Allemand-es et les habitants des pays nordiques d'Europe (Norvège, Suède, Pays-Bas, Is-

lande) en travaillent le moins grand nombre.

Pourtant, lorsqu'on met en parallèle le nombre d'heures travaillées par semaine avec la productivité (production par heure de travail), force est de constater qu'un nombre accru d'heures de travail n'est pas synonyme d'efficacité économique. C'est ce que montre le tableau, où le niveau de productivité est inversement proportionnel au nombre d'heures travaillées par semaine. Dit autrement, la productivité du travail a tendance à

diminuer au fur et à mesure que la durée du travail augmente.

Ce constat corrobore les résultats de plusieurs études, dont celle de l'Université de Stanford, qui montre que la réduction du nombre d'heures de travail, de 8 à 7 par jour, ou de 40 à 35 par semaine, permet d'améliorer la productivité du travail. La figure montre que, dans les pays riches, plus le nombre d'heures travaillées augmente, moins la productivité est forte.

À preuve que dépasser un certain seuil du nombre d'heures de travail peut nuire à la productivité, des études montrent que près du quart des Québécois-es se disent déprimé-es de revenir au travail après des vacances insuffisantes. Selon Luc Brunet, spécialiste de la psychologie du travail, «25% à 30% des travailleurs québécois souffrent de problèmes psychologiques tels que l'épuisement professionnel, la dépression, le stress».

Les vacances et leur durée consécutive sont donc essen-

tielles au bien-être humain. D'ailleurs, l'indice du «Vivre mieux», élaboré par l'Organisation de coopération et de développement économique et qui permet d'évaluer le bien-être dans plusieurs pays, montre que ceux qui accordent plus de vacances et de temps en conciliation travail-famille arrivent en tête de cet indice du bonheur.

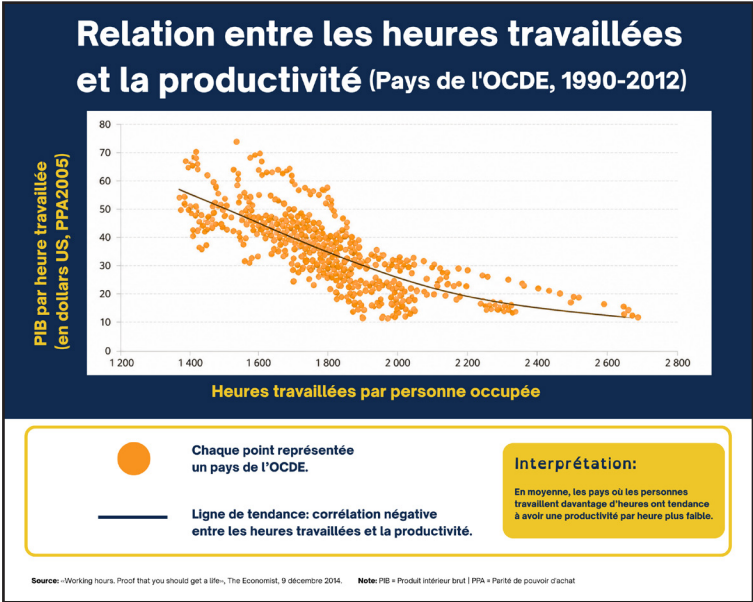
Bonnes vacances! 

Sources disponibles
notregazette.com

Tableau - Heures travaillées par semaine et productivité (2023)

	Heures travaillées par semaine		Productivité (PIB SCA constants par heure travaillée)
Allemagne	25,67	Norvège	150,19
Norvège	27,15	Islande	108,02
Suède	27,63	Pays-Bas	107,17
Pays-Bas	27,87	État-Unis	107,07
Islande	27,92	Allemagne	106,51
France	28,60	Suède	102,50
Royaume-Uni	29,31	France	99,94
Japon	30,98	Royaume-Uni	88,62
Canada	33,57	Canada	88,38
États-Unis	35,84	Japon	63,88

Source: HEC Montréal.



Les traces de l'inclusion, histoires de vie inspirantes

Originaire du Brésil, Barbara Alves a choisi de s'établir au Québec il y a un an afin de saisir de nouvelles opportunités professionnelles et personnelles. Aujourd'hui installée à Trois-Rivières, elle poursuit son parcours avec enthousiasme et détermination.

Professionnellement, Barbara travaille dans le secteur de l'énergie à titre de développeuse de projets. Ce domaine dynamique lui permet de mettre à profit ses compétences tout en contribuant à des projets porteurs d'avenir.

Si elle a choisi le Québec, c'est notamment en raison des nombreuses possibilités qu'offre la province. Son choix de s'installer à Trois-Rivières s'est quant à lui imposé naturellement grâce à la tranquillité et à la qualité de vie qu'elle y a trouvées.

Comme plusieurs nouveaux arrivants, Barbara a dû s'adapter à certaines réalités bien différentes de celles de son pays d'origine. L'hiver québécois demeure l'élément qui l'a le plus marquée depuis son arrivée. Malgré les défis liés à cette nouvelle expérience, elle a su s'intégrer progressivement à son nouvel environnement.

Passionnée de natation, de danse et des chiens, elle apprécie les moments qui lui permettent

de maintenir un équilibre entre sa vie professionnelle et ses loisirs.

Parmi les réalisations dont elle est particulièrement fière depuis son arrivée au Canada figure l'acquisition de sa première voiture après seulement un an au pays. Cette étape représente pour elle un symbole concret de son autonomie et de son intégration.

Pour l'avenir, Barbara souhaite poursuivre sa vie au Québec, obtenir sa résidence permanente et continuer à y construire son projet de vie à long terme.

Aux personnes nouvellement arrivées, elle recommande de faire preuve de courage et de persévérance dans leur parcours d'intégration. Elle invite également la population québécoise à faire preuve de compréhension envers les réalités et les défis que vivent les nouveaux arrivants, afin de favoriser une société toujours plus accueillante et inclusive.



Barbara Alves



Série complète
disponible sur Youtube
youtube.com/@gazettemauricie



Le temps, une ressource qui sauve des jeunes

Un adulte et un jeune qui rigolent en regardant une partie de hockey. Ils n'ont aucun lien de parenté. Aucun lien d'autorité. Seulement un lien d'amitié. C'est ce qu'Olivier et Tom vivent depuis cinq ans grâce à l'organisme Grands Frères Grandes Sœurs (GFGS) de Trois-Rivières. Leur relation, bien que merveilleuse, n'est pas une exception.

MÉLODIE CHAREST
JOURNALISTE PIGISTE
INITIATIVE DE JOURNALISME LOCAL

Tout a débuté lorsque Olivier a découvert GFGS de Trois-Rivières: un coup de foudre.

Leur mission? «Offrir une relation saine, fiable et durable pour un-e jeune [en situation de vulnérabilité] à travers un jumelage avec un-e adulte bénévole, qu'on appelle un-e mentor-e, qui devient un grand frère ou une grande sœur [pour le ou la jeune]», explique Mélody Lefebvre, nouvellement directrice générale de l'organisme.

Olivier a rencontré Tom en 2020. Le sourire dans la voix, il décrit ce petit bonhomme de sept ans: «C'était une merveille. Enjoué, allumé, il était très respectueux: il faisait attention à sa mère et à ses amis.»

Aujourd'hui, Tom a 13 ans et Olivier fait toujours partie de son entourage. «C'est l'une de mes priorités», affirme Olivier sans aucune hésitation. À preuve, ces deux «frères» passent en moyenne 20 heures par semaine ensemble.

UNE HISTOIRE MERVEILLEUSE, ET PAS SI UNIQUE
Fondé en 1912, GFGS Canada est venu

en aide à plus de 32 000 jeunes de 6 à 21 ans issus de familles monoparentales, de familles d'accueil ou qui vivent dans des centres de réhabilitation.

Bien que la plupart des jeunes soient accompagnés par des spécialistes, peu d'adultes récurrent-es font partie de leur vie. Comme le précise Mme Lefebvre, «ce sont des jeunes en pleine construction, avec des questions sur les orientations, sur leur futur et qui n'ont pas nécessairement d'adultes proches pour les écouter et les conseiller».

La formule classique de mentorat de GFGS est la tenue d'activités, de trois à quatre heures aux deux semaines, entre l'adulte et le ou la jeune. Le but est d'amener le ou la jeune à être «dans un cadre de vie plus normalisé», affirme Lynn Aubertin, directrice générale de GFGS de la Porte du Nord, dans Lanaudière.

COMMENT DEVENIR UN GRAND FRÈRE OU UNE GRANDE SŒUR?
Le profil des bénévoles est ancré dans la bienveillance et la stabilité, pas dans les connaissances en santé mentale ou la perfection. Ce sont des personnes motivées à réellement changer des choses dans la vie des jeunes.

Devenir bénévole est un long processus. Une fois les bénévoles qualifiés-es, l'orga-

nisme leur présente les dossiers de jeunes afin qu'ils ou elles puissent choisir son petit frère ou sa petite sœur. Toutefois, «c'est crève-cœur de choisir», se rappelle Olivier.

Crève-cœur, mais essentiel: les intervenant-es de GFGS s'assurent de réduire les possibilités qu'un jumelage ne fonctionne pas. Ils et elles accompagnent également les bénévoles, mais aussi les jeune et leur entourage pour bien enraciner la relation.

L'engagement bénévole est de un an minimum: «Ce ne sont pas des jeunes qui sont habitués-es à [la stabilité des liens personnels]: ça peut leur prendre du temps à comprendre que l'adulte est là pour eux et qu'il va revenir. On veut créer des relations stables», souligne Mme Lefebvre.

La plupart des relations se prolongent après cette période initiale. Des petits frères, devenus adultes et parents, continuent à voir leur grand frère. La situation inverse est aussi observée: dès mentor-es, devenu-les parents, poursuivent leur engagement auprès de leur jeune.

«LE MONDE SERAIT MEILLEUR»
À l'heure actuelle, 30 jumelages sont actifs à Trois-Rivières. C'est avec un soupir dans la voix que Mme Lefebvre révèle que 80 jeunes sont en attente d'un-e mentor-e. Du côté de GFGS de la Porte du Nord,

près de 30 noms figurent sur la liste d'attente.

Les deux directrices générales sont unanimes: il y a trop de jeunes en détresse et pas assez de bénévoles.

Les organismes GFGS de la région bouillonnent d'idées novatrices pour trouver des bénévoles. Le principal défi? Le temps: «On sait que ce qu'on demande aux bénévoles, c'est exigeant. Il y a des bénévoles qui ont vraiment le désir de s'impliquer, mais, dans leur réalité quotidienne, ce n'est pas toujours possible », explique Mme Lefebvre.

Pour Olivier, qui est un jeune entrepreneur, le manque de temps n'est qu'une excuse: «Nous avons tous le temps [de nous impliquer], il suffit de le mettre à la bonne place.»

Il choisit de donner de son temps au GFGS de Trois-Rivières pour Tom, mais aussi pour améliorer le monde: «Le monde serait meilleur si tout le monde pouvait avoir un ou une mentor-e qui te suit toute ta vie. Il y aurait moins de besoins sociaux, moins de violence, on irait mieux. Tom me fait prendre conscience de ça.»

Galerie de photos
notregazette.com



PHOTO: MÉLODY LEFEBVRE

Les intervenantes de GFGS de Trois-Rivières, de «la chaleur humaine sur deux pattes» selon Mme Lefebvre, accompagnent les bénévoles, les jeunes et leur entourage dans l'expérience de mentorat.



PHOTO: OLIVIER PERREAULT

Olivier et Tom sont frères de cœur. Les deux inséparables se sont rencontrés en 2020 via l'organisme GFGS de Trois-Rivières.



AQDR
Trois-Rivières
819 697-3711

AQDR Trois-Rivières :
une équipe au service de ses membres
5195, boul. des Forges, suite 109, C.P. 22, Trois-Rivières
Du lundi au jeudi inclus de 9 h à 16 h 30
Téléphone : 819 697-3711

HEURES D'OUVERTURE :
Du lundi au jeudi inclus de 9 h à 16 h 30

CONSEIL D'ADMINISTRATION :
Présidente : Jocelyne Morissette
Vice-présidente : Marielle Gélinas
Secrétaire : Sylvie Massé Demers
Administratrice : Line Turner
Administratrice : Marie-Paul Champagne
Administratrice : Colette Bergeron
1 poste vacant

SUPPORT :
Adjointe administrative : Jacinthe Magny



De petit-es entrepreneur-es aux grandes ambitions

Le 6 juin dernier, pour la troisième année consécutive, le centre commercial les Galeries La Tuque accueillait la Grande journée des petits entrepreneurs, organisée par la Ville de La Tuque sous la coordination de la Communauté entrepreneuriale La Tuque. Celle-ci encourage fièrement le développement des valeurs entrepreneuriales chez les jeunes Latuquois et Latuquoises en tenant cette activité, qui prend la forme d'un marché.



BRUNO CANTIN
JOURNALISTE PIGISTE
INITIATIVE DE JOURNALISME LOCAL

Au total, on dénombrait 10 micro-entreprises créées et gérées par des jeunes de 6 à 17 ans. «Le but est de titiller leur fibre entrepreneuriale et d'essayer qu'ils et elles s'embarquent tôt là-dedans», indique Annabelle Duchesneau, co-organisatrice de la journée et chargée de projet en mobilisation citoyenne pour le Service de développement économique et forestier (SDEF) de la Ville de La Tuque.

«Les jeunes font la promotion, la confection et l'opération. Ils accomplissent toutes les étapes, comme de vrai-es entrepreneur-es, et conservent tous leurs profits», explique Élisabelle St-Jarre, conseillère aux entreprises pour le SDEF et co-organisatrice.

Cette année, le Marché latuquois était sous la présidence d'honneur de Ritesh Natoo, chef-propriétaire du Biztro Le Mauricien. «Je tiens à féliciter les jeunes pour leur esprit entrepreneurial. Ce sont eux la relève de demain et ils sont une source d'inspiration pour toute la communauté. J'ai commencé comme ça à l'âge de neuf ans, à l'Île Maurice, à aller au marché vendre des légumes», raconte monsieur Natoo, qui a pris le temps de se libérer pour la journée afin de venir encourager les jeunes, de leur donner un petit quelque chose et de faire quelques achats.

Pour sa part, Chantal Fortin, conseillère municipale de La Tuque, était pré-

sente aux Galeries La Tuque pour faire ses emplettes. «Des journées comme ça, c'est fantastique pour développer la fibre entrepreneuriale chez les jeunes parce que c'est peut-être nos entrepreneur-es de demain. C'est très bien, et c'est par la jeunesse qu'il faut commencer le développement de l'entrepreneuriat», souligne-t-elle.

Durant les quelques heures où le Marché a été ouvert, c'est plus d'une centaine de personnes qui ont encouragé les jeunes et acheté de leurs produits, comme des savons artisanaux, des bombes pour le bain, des chocolats de style Dubaï faits maison, des stylos rechargeables, des plantes, et des bijoux et colliers atikamekws. À l'extérieur, deux jeunes entrepreneurs étaient sur place pour vendre des hot-dogs et des bananes trempées dans le chocolat. «J'ai décidé de m'impliquer pour avoir de l'argent et économiser parce que j'aimerais ça devenir un entrepreneur», affirme Victor avant de s'affairer à préparer d'autres bananes chocolatées.

Le plus jeune entrepreneur de La Tuque, César, 6 ans, vendait des porte-clés et des signets fabriqués à la main avec des perles à fondre. Kathryn, sa mère, également entrepreneure, ne cache pas sa fierté: «Il parle aux gens, on lui apprend la valeur de l'argent. Je suis très fière de lui.»

«Il y a un intérêt marqué à La Tuque pour l'entrepreneuriat. La Communauté entrepreneuriale se joint à cette journée nationale, mais on prépare déjà une formation cet automne pour nos intrapreneurs locaux, notre participation pendant le mois de l'Entrepreneuriat en novembre à la Grande Kermesse de Noël et possiblement une conférence avec un invité de marque, quelqu'un de très inté-



PHOTOS : BRUNO CANTIN

Au Centre, Ritesh Natoo, président d'honneur et chef propriétaire du Biztro Mauricien, entouré des jeunes entrepreneur-es et de l'équipe de la Grande journée des petits entrepreneurs à La Tuque.



Victor (dernier à droite) vendait des bananes trempées dans le chocolat à l'extérieur des Galeries La Tuque.

ressant pour le milieu entrepreneurial et sportif», dévoile madame St-Jarre.

LA JOURNÉE NATIONALE PARTOUT AU QUÉBEC

Selon le site web des Petits entrepreneurs, l'organisme qui chapeaute la Journée nationale, 5 213 jeunes entrepreneur-es de moins de 17 ans se sont inscrit-es, à l'échelle de la province. Ils et elles se sont donné comme mission de fabriquer et de vendre leurs produits lors de la Grande journée des petits entrepreneurs. Le but premier est d'inspirer, d'habiliter et d'éduquer les jeunes d'âge scolaire en créant des occasions d'entreprendre afin de changer le tissu social,

économique et entrepreneurial du Québec de demain.

Cette année, la 13^e édition a donné lieu à plusieurs rassemblements, dont plusieurs en Mauricie. La Plaza de la Mauricie à Shawinigan, le centre Les Rivières de Trois-Rivières et les Galeries La Tuque, à La Tuque, ont à eux seuls accueilli plus de 61 stands de Petits entrepreneurs. Les municipalités de Bécancour, Gentilly, Saint-Boniface, Saint-Prospère, Saint-Tite, Sainte-Thècle et Yamachiche ont également contribué à cette journée en faisant une place aux entrepreneurs de demain. 📍

L'innovation sociale, ça se passe à Nicolet

Le lundi 22 juin dernier, Geneviève Dubois, mairesse de Nicolet, a remporté le Prix Personnalité de l'innovation sociale 2026, décerné par la Maison de l'innovation sociale (MIS), dans la catégorie Gouvernance et communautés.

MÉLODIE CHAREST
JOURNALISTE PIGISTE
INITIATIVE DE JOURNALISME LOCAL

« On était loin de se douter qu'on allait gagner », a déclaré madame la mairesse avec un brin de surprise dans la voix.

Pourtant, tout laissait croire que Nicolet allait reporter le prix. Madame Dubois débroussaille en effet le chemin de l'innovation sociale et de la transition socio-écologique pour les plus petites Municipalités depuis son élection en 2016. «On croit souvent que l'innovation sociale est réservée aux grandes villes avec de grandes équipes. Cependant, l'innovation sociale signifie faire et réfléchir autrement, c'est challenger le statu quo.

Les petites Municipalités peuvent aussi faire de l'innovation sociale.»

La Ville de Nicolet le fait très bien. En 2023, elle a créé le Bureau de la transition écologique et de l'innovation sociale (BTEIS) pour s'assurer que la Ville puisse toujours conserver «la lunette de la transition afin que les projets soient alignés avec cette orientation». À l'heure actuelle, seules Laval et Montréal ont mis en place ce type d'organisme.

Au printemps de 2025, la Ville a dévoilé sa planification stratégique 2026-2030 qui a été conçue avec la MIS afin de planifier l'avenir de la communauté en tenant compte de la transition sociologique, une première au Québec. 📍



PHOTO: DAVID LEBLANC

Geneviève Dubois, mairesse de Nicolet, a remporté le Prix Personnalité de l'innovation sociale 2026.

«L'innovation sociale, c'est une nouvelle idée, approche ou intervention, un nouveau service, un nouveau produit ou une nouvelle loi, un nouveau type d'organisation qui répond plus adéquatement et plus durablement que les solutions existantes à un besoin social bien défini, une solution qui a trouvé preneur au sein d'une institution, d'une organisation ou d'une communauté et qui produit un bénéfice mesurable pour la collectivité et non seulement pour certains individus. La porte d'une innovation sociale est transformatrice et systématique. Elle constitue, dans sa créativité inhérente, une rupture avec l'existant.» (BTEIS)

«La transition socio-écologique, c'est le passage de l'état actuel du système à un état socialement plus juste, inclusif et écologiquement viable, rendu possible grâce à une transformation de nos pratiques démocratiques, de nos modes de production, de consommation, de vivre-ensemble et de nos représentations (récits), et s'appuyant sur l'établissement de rapports sociaux porteurs de justice sociale et d'inclusion.» (BTEIS)

ARTS ET CULTURE EN MAURICIE - IMPACTS ÉCONOMIQUES ET SOCIAUX

Depuis 1978, Culture Mauricie (CM) soutient l'art et la culture mauricienne. L'organisme regroupe et appuie les professionnel·les et les organisations du milieu artistique et culturel de notre région. Il est donc attendu qu'il génère des retombées concrètes. Le rapport *Impacts économiques et sociaux des arts et de la culture en Mauricie* (2026) dévoilé récemment en fait état. L'auteur du document est le professeur d'économie Frédéric Laurin de l'École des sciences de la gestion de l'UQTR.



RENÉ GÉLINAS
CHARGÉ DE COURS À L'ÉCOLE
DE GESTION DE L'UQTR

LES RETOMBÉES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

Le rapport montre des retombées économiques globales annuelles de 724,4 millions de dollars, dont 348,2 pour ce qui est du PIB du grand secteur des arts, des spectacles et des loisirs, de l'industrie de l'information et de l'industrie culturelle. Le professeur Laurin souligne que la Mauricie a connu une croissance nominale du PIB de 42,2% entre 2016 et 2023, ce qui la place en quatrième position parmi les 17 régions administratives du Québec pour cette période.

La contribution de ces secteurs au PIB total de la Mauricie a peu évolué depuis 10 ans, demeurant stable à 2,6%, même si la valeur du PIB a augmenté (paragraphe précédent). Sans surprise, la région montréalaise a la contribution la plus importante de ce grand secteur avec 5,7% de son PIB, suivie du Bas-Saint-Laurent (3,3%) et de la Capitale-Nationale (3,0%). Dans ce classement,

la Mauricie fait bonne figure au 4^e rang, Lanaudière prenant le 10^e rang.

Autre point d'intérêt: les revenus des travailleurs et travailleuses artistiques autonomes. Les arts et la culture attirent, mais réussir à y gagner sa vie convenablement n'est pas simple. Selon un sondage en ligne réalisé par le professeur Laurin – 149 répondant·es, soit 31% des 484 membres de CM – 43% ont des revenus, provenant de leur pratique artistique, de 10 000\$ ou moins. Un total de 75% sont sous les 30 000\$ et seulement 14,9% gagnent entre 30 000\$ et 39 999\$. Il en reste moins de 10% qui indiquent des revenus de 40 000\$ ou plus.

Quant aux retombées sociales, les arts et la culture ont un apport à large spectre. Ils contribuent à l'éducation, à la cohésion sociale et à la qualité de vie en général. Les répondant·es en ligne ont évalué leur contribution sociale pour neuf composantes distinctes de celle-ci. Celles qui ressortent le plus sont l'éducation (61% des répondant·es mentionnant souvent, très souvent ou toujours y contribuer), la cohésion sociale / vivre ensemble (53%) et la qualité de vie (52%), à égalité avec l'intégration et l'inclusion sociale (52%). À moindre échelle on retrouve la fierté / notoriété / identité (47%), la revitalisation urbaine (20%) et la santé (20%).

LA VITALITÉ CULTURELLE RÉGIONALE

Un indice composite de vitalité culturelle, basé sur 18 variables non pondérées, a aussi été calculé pour les 17 régions administratives du Québec (voir le tableau). Il prend en compte les actifs culturels, l'offre et la demande, et les dépenses en arts et culture. Plus la valeur d'un indice est faible, plus la vitalité culturelle est forte.

INDICES DE VITALITÉ CULTURELLE POUR 2026

Région	Indice 2026
Capitale-Nationale	3,9
Montréal	4,4
Bas-Saint-Laurent	6,2
Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine	6,4
Abitibi-Témiscamingue	6,8
Estrie	6,8
Mauricie	6,8
Saguenay-Lac-Saint-Jean	7,5
Centre-du-Québec	8,6
Côte-Nord	8,8
Outaouais	9,9
Chaudière-Appalaches	10,2
Laurentides	10,2
Lanaudière	10,4
Montréal	10,6
Laval	12,1
Nord-du-Québec	12,4

L'indice de 6,8 pour la Mauricie positionne cette région à égalité, au cinquième rang, avec l'Abitibi-Témiscamingue et l'Estrie. Lanaudière, pour sa part, affiche un indice de 10,4.

BÉMOLS MÉTHODOLOGIQUES

Plusieurs données du rapport datent de 2023, de 2022 et même de 2021 dans certains cas. Le portrait présenté en 2026 est donc celui d'il y a trois ou quatre ans et selon les données utilisées, l'effet COVID y est encore présent. De plus, plusieurs de ces données portent sur des sous-secteurs incluant des activités comme les loisirs ou l'information qui, selon l'avis même du professeur Laurin, ne sont pas vraiment de nature artistique ou culturelle. Pour le sondage en ligne, il faut noter qu'il est non représentatif et que l'échantillon est de petite taille. La marge d'erreur réelle est donc supérieure à celle annoncée de 6,7%, marge qui serait valide pour un échantillon probabiliste représentatif.

Enfin, les 18 variables utilisées dans le calcul des indices ne sont pas pondérées. Implicitement, elles sont donc toutes jugées d'importance égale.

Sources disponibles
notregazette.com

FEMMES

Dire un jour: ça va

Le travail d'intervention en est un qui se présente doucement, rempli de bienveillance. Une lettre d'amour à l'expérience humaine qui se démarque par son honnêteté. Il est fondamentalement subtil et empreint de sagesse, tant de démarcations que de déboires, de réussites que d'échecs, mais aussi d'optimisme. Rocambolesque par sa nature, le rôle d'intervenant·e est une promesse d'espoir.

SOPHIE BÉLAND

ANIMATRICE EN SENSIBILISATION
CALACS DE TROIS-RIVIÈRES



C'est de l'espoir dont il est question aujourd'hui. Je tente avec ma plume adroite à ses heures et mon vécu de mettre un petit baume sur les ecchymoses de ceux et celles qui ont le courage d'oser espérer. Il est vrai que, par moments, la télécommande nous séduit, nous demande de fermer les nouvelles, que le bouton *off* de nos téléphones nous titille le cerveau. Le monde va mal, et on le voit chaque jour. Loin de moi l'idée de me présenter comme une sauveuse, porteuse de solutions définitives (quoique je me considère penseuse à mes heures), j'essaie ici simplement de faire tous et toutes réfléchir au fait que l'espoir ne nous quittera jamais vraiment. Du moins je le crois.

vant les nouvelles, par de petites attentions portées à soi-même, par le pardon de nos erreurs et, surtout, je ne peut le souligner assez, par la promesse d'essayer encore.

Il est facile aujourd'hui de se dire qu'il n'y a plus rien à faire, plus de mots à dire, plus de textes à écrire. Constamment bombardé·es d'informations, d'horreurs à tous les coins de rue, de toutes les idées originales publiées dans le monde entier, de manques de financement, d'injustices à gauche et à droite, beaucoup d'entre nous ont remis en question notre travail. Pourtant, tous les matins, on se lève encore et encore et on essaie. Une immense partie du travail d'intervention est manifeste du simple fait d'espérer. Vouloir changer des choses, vouloir aider, c'est oser croire que les choses iront mieux. Ou tout simplement que les choses iront. Que peut-être, un jour, on pourra dire que ça va. C'est tressé quelque part entre les indignations et les interventions. On se mobilise, on fait acte de présence, bref on essaie. Parce que, quelque part, malgré les embûches, on se dit que quelque chose peut changer pour le mieux.

Il n'est pas question ici de faire fi des embûches et de l'injustice, ni de tenter d'inspirer un optimisme mal fondé aux tournants inévitablement aigris, mais simplement de faire penser, ou du moins d'essayer de faire valoir, que l'espoir n'est pas quelque chose qui peut se perdre réellement. C'est quelque chose

qui se manifeste par l'action au-delà de la pensée. Il est taciturne, parfois timide, mais il est toujours présent. Tant et aussi longtemps que nous faisons l'effort, nous faisons l'espoir, tout simplement.

Il faut mettre en valeur celles et ceux qui osent, qui agissent, qui se mobilisent

et qui sont, tout simplement. Continuer d'exister, c'est avoir l'aspiration que les choses peuvent aller, aussi subtile puisse-t-elle être. Parce que, par-delà les difficultés et les nombreuses envies parfois de tout abandonner, l'espoir existe en nous d'arriver à dire un jour: ça va.

L'ÉTÉ, ÇA SE LIT AUSSI!



Photo: Dominic Bérubé

PLONGEZ DANS NOS RECOMMANDATIONS VARIÉES:

- jeunesse
- roman
- bande dessinée
- essai
- et encore plus!

ET SURTOUT, NOTEZ-LE:



le 12 août,
j'achète un livre
québécois!

Applaudissements sur scène, précarité entre deux contrats

Je dois l'avouer: lorsque je suis arrivé à l'assemblée générale annuelle de Culture Mauricie, je ne m'attendais pas du tout à écrire sur la sécurité d'emploi des artistes.



DAVID LEBLANC
JOURNALISTE MULTIPLATEFORME

Dans ma tête, il s'agissait d'une assemblée comme tant d'autres. Quelques bilans, quelques chiffres, des projets à venir. Puis, à un certain moment, trois artistes ont été invité-es à prendre la parole pour porter un message commun. C'est là que j'ai compris que le sujet de la journée n'était pas seulement la culture, mais aussi les personnes qui la créent.

Derrière les spectacles, les livres, les films, les expositions et les festivals qui animent nos villes, plusieurs artistes vivent une réalité que le public connaît peu. Une réalité faite de contrats irréguliers, de revenus imprévisibles et d'une absence de protections sociales comparables à celles dont bénéficie une grande partie de la population.

Petite parenthèse avant de poursuivre. Les trois porte-parole de cette déclaration étaient Guy Langevin, Anne-Marie Duquette et Alexandre Dostie. Lorsque je suis allé réaliser les entrevues après l'assemblée, Guy Langevin était déjà parti. À la blague, on m'a dit qu'il était probablement parti exactement pour les raisons que dénonçait le manifeste: la course aux contrats, les horaires imprévisibles et la réalité du travail artistique. Même absent au moment des entrevues, il cautionnait la démarche et les messages portés par ses deux collègues.

J'ai donc pris quelques minutes pour discuter avec Anne-Marie Duquette, Alexandre Dostie et aussi avec Éric Lord, directeur général de Culture Mauricie.



ALEXANDRE DOSTIE
CINÉASTE, POÈTE ET DRAMATURGE

Pourquoi était-il important pour vous de porter ce message aujourd'hui?

La cause, c'est la sécurité d'emploi pour les artistes, c'est le filet social pour les artistes. On sait que les artistes ont des métiers tout à fait atypiques et vivent souvent une certaine précarité financière à cause de ça.

C'est des métiers qui ne sont pas de neuf à cinq. On travaille à temps plein, à temps partiel, salarié-es, pas salarié-es. On suit les contrats. Des fois, il y a des trous, des fois il y a de meilleures périodes.

D'un point de vue survie, payer les factures, ça devient de plus en plus compliqué.

Qu'est-ce que le public voit moins de votre réalité?

Il y a beaucoup de notre travail qui est invisible. On prépare des spectacles, on développe des projets qui finalement ne fonctionneront pas pour différentes raisons. On met beaucoup de temps en recherche. Ces heures-là ne sont généralement pas payées.

Tout ça est un peu dans l'angle mort du public en général, du gouvernement, puis même parfois dans notre propre angle mort d'artistes.

On travaille tellement fort, c'est la passion et la débrouillardise qui nous font survivre principalement. On a tellement de grosses journées que nos luttes, on n'a pas vraiment le temps de les porter.

Est-ce qu'il y a actuellement un mouvement qui prend forme autour de ces enjeux?

En ce moment, il y a comme un mouvement qui fait qu'on prend le temps de s'asseoir, de se rencontrer. Et je pense qu'il y a un vrai désir de tout le milieu de mettre les efforts pour que ces causes-là soient discutées, soient portées par l'ensemble des artistes et qu'on trouve des solutions à cette précarité-là.

Si on vous avait raconté tout ça avant que vous choisissiez cette carrière, auriez-vous hésité?

(Alexandre Dostie sourit avant de répondre.)

Oui... mais en même temps, je n'ai jamais vraiment choisi.

Il n'y a rien qui incite les artistes à faire carrière là-dedans. Des fois, ça a l'air bien beau de loin, mais quand tu te mets le nez dedans, même juste un an, tu te rends vite compte de ce que c'est réellement.

C'est difficile.

Mais en vrai, je n'ai pas choisi. Et je sais que c'est le cas pour plusieurs de mes collègues aussi.



ANNE-MARIE DUQUETTE
AUTRICE ET DIRECTRICE LITTÉRAIRE
DE LA REVUE LE SABORD

Pourquoi avez-vous accepté de porter cette déclaration?

Les gens de Culture Mauricie me connaissent parce que j'ai une pratique en littérature. J'ai gagné le prix Artiste de l'année en littérature en Mauricie en 2024 à la sortie de mon livre. Ils m'ont demandé si ça me tentait de porter ce message-là parce qu'ils savent que je m'intéresse aux enjeux qui touchent les droits des artistes.

Qu'est-ce qui vous touche particulièrement dans cette démarche?

Honnêtement, ça va bien pour moi comparativement à plusieurs autres artistes. J'ai la chance d'avoir un emploi salarié en culture comme directrice littéraire au Sabord. J'ai aussi une pratique d'autrice. J'ai reçu récemment une bourse d'écriture pour un projet.

Et, malgré ça, je suis quand même dans une situation précaire. Le système gouvernemental va reconnaître ces revenus pour l'imposition, mais ne les reconnaîtra pas nécessairement comme des acquis qui donneraient accès à certains programmes sociaux. Donc, ce filet social-là dont il est question aujourd'hui, c'est de reconnaître dans les systèmes fiscaux le travail des artistes.

Pourquoi est-ce important de parler de cette réalité aujourd'hui?

On est très fiers de nos festivals, de nos événements culturels et de leur rayonnement. Mais comment sont rémunérées les personnes qui rendent tout ça pos-

sible? Comment on rémunère les gens qui y participent? C'est quoi leur sécurité?

À l'échelle de la province, on génère beaucoup de richesse grâce à la culture, mais on se soucie peu de la sécurité d'emploi, de la sécurité financière et même de la sécurité de la santé des artistes derrière tout ça.

Avez-vous un souhait pour la suite du mouvement?
Que ça débloque rapidement!

J'ai l'impression que c'est le genre de dossier qui peut traîner longtemps. Là, il y a une volonté de changement. J'ai confiance que, si on est assez nombreux à porter le message, on va être entendu-es.

Il faut profiter de cet élan-là et continuer d'en parler.



ÉRIC LORD
DIRECTEUR GÉNÉRAL DE CULTURE MAURICIE

Pourquoi avoir lancé cette démarche?

On a fait le constat qu'au Québec les artistes ne bénéficient d'aucun filet social, n'ont pas accès à l'assurance-emploi, n'ont pas de régime d'assurance, n'ont pas de régime de retraite. On s'est rendu compte que les artistes ne bénéficient pas du filet social que l'on a développé pour l'ensemble des citoyennes et des citoyens.

Qu'espérez-vous obtenir?

On organise cette grande démarche pour proposer des modèles à nos élu-es qui feraient en sorte que les artistes puissent bénéficier de l'assurance-emploi durant des périodes sans contrat, avoir accès à des régimes de retraite et à une protection en cas de difficultés, de blessures ou de problèmes de santé.

On veut que les artistes aient un minimum de sécurité et puissent surtout bénéficier d'une retraite à la hauteur de leur contribution à la société québécoise.

UNE RÉFLEXION QUI DÉPASSE LE MILIEU CULTUREL

En quittant la salle, je repensais à une phrase entendue au fil des discussions: la culture génère de la richesse, de la fierté collective et du rayonnement.

Pourtant, derrière chaque livre, chaque spectacle, chaque film ou chaque festival, il y a des femmes et des hommes qui vivent souvent sans les protections que plusieurs considèrent comme normales.

Le débat soulevé par Culture Mauricie ne concerne donc pas seulement les artistes. Il pose une question beaucoup plus large: quelle valeur accordons-nous réellement à celles et ceux qui créent la culture que nous célébrons tous et toutes?

À entendre les témoignages recueillis lors de cette assemblée, une chose apparaît clairement: les artistes ne demandent pas un traitement de faveur mais simplement que la réalité de leur travail soit reconnue et qu'un filet social adapté à leur profession leur permette de traverser les périodes plus difficiles avec la même dignité que les autres travailleuses et travailleurs du Québec.

La discussion est maintenant lancée. Reste à voir si elle trouvera un écho auprès des décideurs et décideuses qui auront le pouvoir de transformer cette réflexion en actions concrètes. 9

PHOTO : GRACIEUSETÉ

PHOTO : GRACIEUSETÉ

PHOTO : DAVID LEBLANC

LA GAZETTE DE LA MAURICIE • 9

Brève histoire inédite des Jeux olympiques de Montréal

À l'occasion du 50e anniversaire des Jeux de la XXIe Olympiade tenus à Montréal, première ville canadienne à obtenir l'évènement (et deuxième ville francophone après Paris à les recevoir), il est intéressant de revenir sur certains de ses éléments moins connus, et parfois moins reluisants.



JEAN-FRANÇOIS VAILLEUX
HISTORIEN

Montréal avait déjà tenté sa chance en 1929 pour obtenir les Jeux d'hiver de 1932, à nouveau en 1933 puis encore en 1939 et en 1949, mais sans succès. Drapeau récidive alors en 1970 pour une cinquième tentative. Après un premier tour serré (28 voix pour Moscou, 25 pour Montréal et 17 pour Los Angeles), c'est finalement Montréal qui l'emporte 42 à 28, le 12 mai 1970, grâce à l'appui massif des pays francophones d'Afrique pour la métropole québécoise. Pour l'anecdote, c'est la première fois qu'un maire qui a fait la demande d'obtenir les Jeux pour sa ville est toujours en poste au moment de la cérémonie d'ouverture!

LES CONTROVERSES

Ensuite, le 3 juillet, Montréal subit un boycott de la part de 13 pays africains qui contestent la présence de la Nouvelle-Zélande, dont l'équipe de rugby faisait une tournée en Afrique du Sud, coupable de l'apartheid. Ce pays est alors lui-même banni des Jeux olympiques depuis 1964 tout comme la Rhodésie (aujourd'hui le Zimbabwe) en raison de leur racisme. Après des négociations diplomatiques, l'Irak et 26 pays africains décident de ne pas participer aux épreuves. Le problème est que 700

athlètes africains sont déjà sur place, et certains ont même commencé la compétition avant de décider (ou d'être contraints) de quitter les Jeux. Finalement, seulement deux pays africains vont y participer: le Sénégal et la Côte d'Ivoire. Il s'agit du premier boycott politique d'envergure pour les Jeux olympiques modernes.

Au final des J.O., le Canada arrive au 27e rang avec 11 médailles, soit 5 d'argent et 6 de bronze – pour la première fois, le pays hôte n'obtient pas l'or. Un total de 6 084 athlètes de 92 nations (dont 391 Canadiens et Canadiennes), 198 compétitions dans 21 sports. C'est le plus petit nombre de pays aux Jeux depuis ceux de Rome en 1960. On se souvient aussi de la gymnaste roumaine Nadia Comăneci qui était ressortie héroïne des Jeux: à 14 ans, elle a été la première athlète à obtenir une note parfaite à une épreuve de gymnastique dans un cadre olympique.

Les Jeux olympiques comprennent aussi un volet «arts et spectacles». De jeunes artistes désiraient montrer une vision plus moderne dans une exposition publique en plein air intitulée *Corridart*, une sorte de «corridor d'art» de huit kilomètres de long sur la rue Sherbrooke, conçu par une soixantaine d'artistes. Toutefois, cela déplait fortement à Drapeau qui, dans la nuit du 14 juillet, envoie plusieurs employé-e de la ville retirer ces œuvres: les plus importantes sont détruites, la plupart se retrouvent au dépôt...

Étant donné le caractère «provincial» du Québec, le Comité international olympique avait interdit la présence du fleurdelisé, le drapeau québécois, dans le stade olympique. Heureusement, grâce à un reportage d'Infoman, ce dernier révélait que Michel Galarneau, régisseur lors des J.O., avait fourni un drapeau immense (bien plus gros que les autres), le cachant sous les estrades, qui a été hissé illégalement avant la dernière journée pour les épreuves équestres. Certaines photos témoignent de cet acte subversif, mais satisfaisant!

LE STADE

Les Jeux olympiques montréalais se déroulent du 17 juillet au 1er août 1976 dans un stade conçu par l'architecte français Roger Taillibert (1926-2019), d'une capacité de 56 000 à 65 000 places selon l'aménagement.

Le travaux du stade débutent en avril 1973, seulement trois ans avant l'ouverture officielle. En 1975, les syndicats de la construction brandissent la menace d'une grève générale sur tous les chantiers du Québec. Le 15 novembre, le gouvernement québécois prend en main les travaux de construction qui seront minés par plusieurs scandales financiers. À ce sujet, il faut absolument relire le rapport de la Commission du juge Albert Malouf, en 1980, mise sur pied par le gouvernement de René Lévesque pour faire la lumière sur cette gestion. De plus, le chantier du stade sera paralysé par des grèves importantes totalisant 150 jours et l'on compte au

moins 11 travailleurs sur les 2 000 ouvriers et ouvrières de ce chantier qui sont décédés.

Par conséquent, pour la première fois de l'histoire olympique, les Jeux ont lieu dans un stade non terminé, en 1976. En effet, il faut attendre encore une décennie pour que la tour du stade soit finalement achevée, le 15 avril 1987.

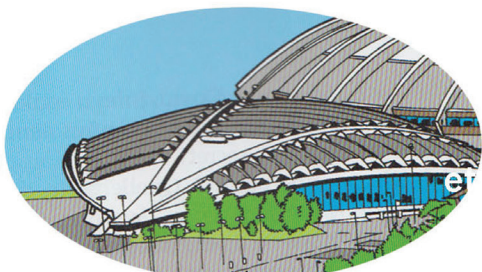
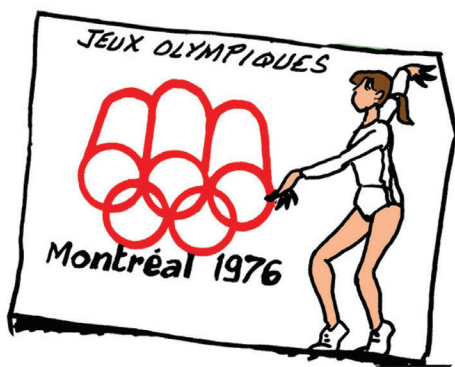
Le budget initial, incluant la construction d'infrastructures, était de 120 millions de dollars à l'époque, mais le coût final est estimé selon la Commission Malouf à 1,350 milliard de dollars! Sans surprise, le stade olympique devient rapidement synonyme de «gouffre financier» et sera entièrement payé seulement le 14 novembre 2006, soit 30 ans plus tard, notamment grâce à une partie des revenus de l'impôt sur les cigarettes. Certaines personnes diront que c'est «l'échec financier le plus lourd de l'histoire de l'olympisme»!

Même si Jean Drapeau avait convaincu la population que les J.O. ne coûteraient pas un sou aux contribuables, le stade montréalais a coûté l'équivalent de 10 stades semblables aux États-Unis. Il est ainsi devenu l'un des amphithéâtres les plus coûteux de la planète, soit 1,6 milliard de dollars auxquels s'ajoutent les 870 millions investis en 2024 pour son troisième toit et le remplacement de l'anneau technique. Enfin, espérons que cet édifice mal-aimé des Québécois puisse (ré)intégrer notre patrimoine sportif et culturel. 9



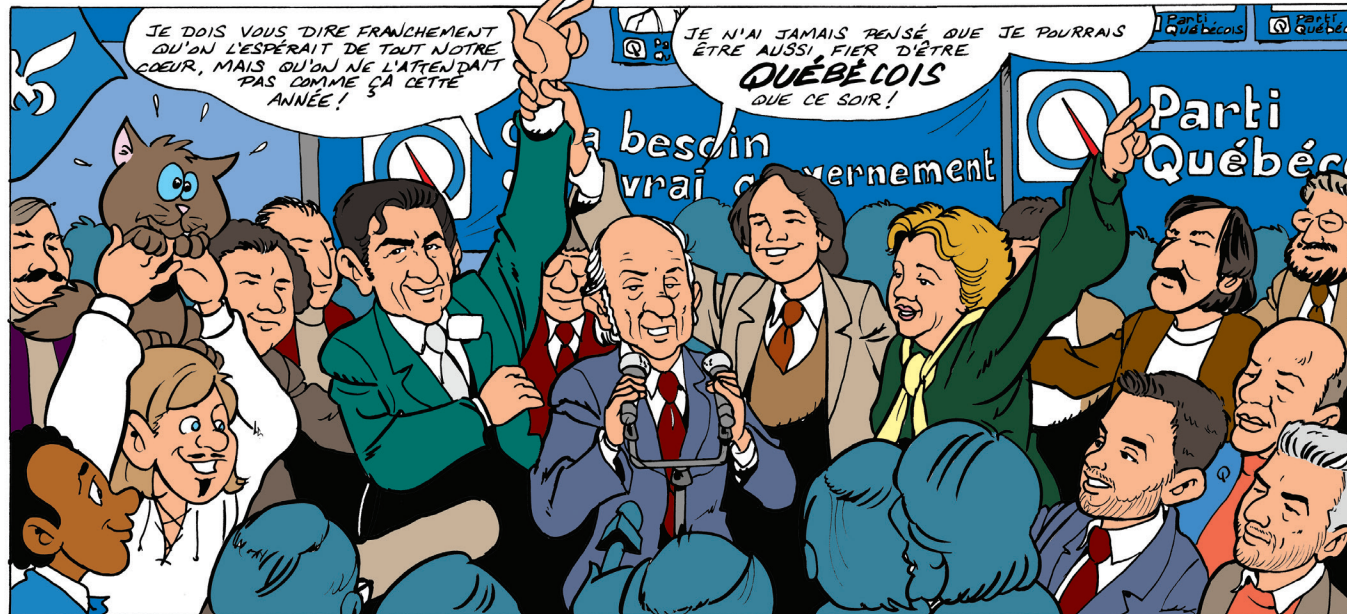
DAVID ET MADAME BABOUNE par JOCELYN JALETTE

1976 - Jeux olympiques et élection du Parti québécois



Vélodrome et stade olympique

MAGIE ROSE
DIANE DUFRESNE
1984 STADE OLYMPIQUE



NON... LA LUTTE N'EST PAS ARRANGÉE!



JEAN BOILEAU
ARTISTE MULTIDISCIPLINAIRE

«OH! IL LUI A ÉBRANLÉ LE CERVEAU!»
– Édouard Carpentier

Bien sûr, les résultats sont connus d’avance et les combats sont, disons-le, amplement chorégraphiés. Mais l’essentiel n’est pas là. En lutte professionnelle, ce qui compte vraiment, c’est le spectacle, l’intensité physique et l’émotion qu’on réussit à provoquer chez les spectateurs et spectatrices.

Car les coups, les chutes et les blessures, eux, sont bien réels. Les lutteurs sont de véritables acrobates, des athlètes capables d’encaisser des impacts impressionnants. Comme le répétait le légendaire Édouard Carpentier: «Croyez-moi, ça fait mal!»

Ce qui étonne le plus lorsqu’on assiste à un gala, c’est le contraste entre les personnages du ring et les êtres humains qu’on rencontre dans les loges avant le spectacle. Quelques minutes avant d’entrer en lice, les lutteurs discutent calmement, plaisantent, s’entraident et accueillent les journalistes avec gentillesse. Puis la cloche sonne. Une fois dans le ring, les mêmes hommes deviennent des bêtes sauvages prêtes à recevoir une chaise en plein visage. Le contraste est saisissant.

La lutte professionnelle carbure à l’humour absurde et aux idées délirantes. Dernièrement, lors d’un Combat des Îles de Sorel, un lutteur a attaqué son adversaire avec... un moteur hors-bord. Impossible d’inventer ça ailleurs.

Contrairement à ce que plusieurs croient, la lutte professionnelle n’a jamais disparu au Québec. En Mauricie, et particulièrement à Shawinigan, les galas attirent encore des foules fidèles, et l’école de lutte L’Usine fonctionne à plein régime. La ville est d’ailleurs reconnue comme l’un des bastions de la lutte indépendante québécoise grâce à la présence de la Fédération canadienne de lutte qui y présente régulièrement ses événements depuis plusieurs décennies.

Du côté de Lanaudière, la lutte fait également partie du patrimoine populaire. La région est associée à la célèbre famille Rougeau. Originaires de Saint-Sulpice, Jacques et Raymond Rougeau ont porté les couleurs du Québec jusqu’aux plus grandes scènes de la World Wrestling Federation, contribuant ainsi à faire rayonner la lutte québécoise à l’international. Aujourd’hui encore, le nom Rougeau demeure intimement lié à l’histoire de la lutte professionnelle dans Lanaudière.

La relève est déjà là. Lors d’un récent gala présenté à Shawinigan, deux recrues de L’Usine, Étienne Cros et Tommy Dupuis, ont disputé leur tout premier combat. Deux nouveaux venus qui entrent dans un univers où la gloire... et la douleur... vont souvent de pair.

Dans la province, on compte encore entre 10 et 20 fédérations sérieuses de lutte professionnelle. Des centres communautaires aux arénas municipaux, les galas continuent de rassembler des familles entières. Entre l’héritage des Rougeau dans Lanaudière et la vitalité de la scène indépendante en Mauricie, la lutte québécoise démontre qu’elle est loin d’avoir dit son dernier mot.

Mais une photo vaut mille mots. Retrouvez une galerie de photos spectaculaires sur le site de *La Gazette*. 9

Galerie de photos
notregazette.com



Les chutes sont bien réelles.

Sébastien Ricard, lutteur depuis 30 ans, souriant avant le combat.



Sebastien alias Black Eagle, sur le ring, moins souriant.



Un combat des Îles de Sorel où tout est permis... vraiment tout!



Étienne Cros et Tommy Dupuis de l’école de lutte L’USINE à leur premier combat officiel.



Un vainqueur en sang... hum.



PHOTOS : JEAN BOILEAU

Quand l'esthétique devient un langage

Je marchais tranquillement avec cette impression que l'esthétique peut parfois nous faire voyager sans même qu'on bouge réellement. Le parc était presque vide. Un banc isolé au milieu du silence. Un endroit parfait pour discuter de ce qui ne se touche pas toujours facilement: l'art, l'image, la nostalgie, le regard humain. J'avais donné rendez-vous à quelqu'un qui réfléchit l'image autrement: Laura Bourgeois. Une présence calme, assumée, presque cinématographique dans sa manière d'avancer. On sent rapidement chez elle une forme de dignité tranquille, mais aussi une sensibilité très forte à tout ce qui nous entoure visuellement.

DAVID LEBLANC
JOURNALISTE MULTIPLATEFORME

Quand on parle d'esthétique aujourd'hui, qu'est-ce que ça représente pour toi?

Pour moi, l'esthétique, ce n'est pas juste quelque chose de beau. C'est un langage. C'est une manière de transmettre des émotions, des idées, des valeurs. Moi, dans la vie, je capture ce qui me passionne. Et ce qui me passionne, c'est les concepts, les ambiances, le rétro aussi. Tout ce qui raconte quelque chose. Je suis principalement graphiste et photographe et je fais aussi un peu de vidéo.

Tes créations reviennent souvent vers les années 50. Pourquoi cette époque-là t'habite autant?

Parce qu'elle me touche profondément. J'ai fait énormément de recherches sur cette époque-là, sur la guerre, sur l'après-guerre, sur la mode aussi. Puis il y avait quelque chose de vrai là-dedans. Je pense qu'aujourd'hui, on vit beaucoup en surface. Les années 50, pour moi, c'est une époque où les choses étaient pensées autant pour être belles que pratiques. Il y avait une élégance, mais aussi une fonction derrière les objets, derrière les vêtements, derrière les images. Et oui, il y avait des limites dans cette époque-là, surtout pour les femmes. Mais justement, ce qui me fascine, c'est le moment où les femmes ont commencé à sortir de ce cadre-là.

C'est drôle parce que quand on pense aux années 50, on pense souvent à la femme au foyer, à une société très encadrée. Pourtant, toi, tu sembles voir autre chose derrière ça.

Oui, complètement. Je ne me vois pas du tout comme une femme au foyer. Je l'ai vécu avec mes enfants, puis j'avais besoin de créer. J'avais besoin de faire quelque chose de mes mains. Mais ce que je trouve beau dans cette époque-là, c'est justement la transition. Les femmes qui commencent à prendre leur place, qui travaillent, qui deviennent indépendantes. Chanel, par exemple, ça me fascine énormément. C'était une femme entrepreneure dans un monde dominé par les hommes. Moi, ce qui m'inspire, ce n'est pas de retourner en arrière. C'est plutôt de comprendre ce qui dégageait de cette époque-là humainement.

Qu'est-ce qui a été ton premier lien avec l'image et la création?

Je pense que ça a commencé très tôt. Quand j'étais petite, je dessinais beaucoup. Ma mère me chicanait parce que je dessinais sur les murs, sous les bureaux... J'avais vraiment besoin de m'exprimer comme ça. Je ne suis pas quelqu'un qui parle énormément. Je suis plus dans l'observation. Je ressens beaucoup les choses, mais parfois, les mots ne viennent pas aussi facilement. Pour moi, l'image a toujours été une manière plus naturelle de dire ce que je voyais ou ce que je ressentais.

La parole, c'est un langage. Mais le visuel aussi. Et pour moi, le langage visuel, c'est presque le plus universel. Une image peut voyager à travers les époques, les cultures, les langues. Quelqu'un peut ne pas comprendre un texte, mais il peut ressentir une image.

Quand tu construis une image, qu'est-ce que tu cherches à faire passer?

Je pense que je cherche à créer une connexion. Une image, ce n'est jamais juste une image. Il y a le contexte, l'époque, les couleurs, les objets, les vêtements, la lumière, tout ce qui entoure la personne.

On dit qu'une image vaut mille mots, mais c'est vraiment ça. Une image peut contenir énormément d'informations. Elle peut dire d'où on vient, ce qu'on aime, ce qu'on veut projeter, ce qu'on veut cacher aussi.

Dans le Québec d'aujourd'hui, qu'est-ce qui ressort le plus visuellement selon toi?

Je dirais que la photo est vraiment très forte. Les gens aiment les images qui représentent quelque chose de vrai, qui donnent accès à une intimité, à une routine, à un quotidien. On le voit beaucoup avec les influenceurs et influenceuses. Les gens aiment voir comment les autres vivent, comment ils se préparent, ce qu'ils mangent, comment leur maison est organisée. Il y a une curiosité humaine là-dedans. On veut ouvrir des petites portes sur la vie des autres. Pour moi, ça montre que l'esthétique part beaucoup du sentiment. Quand on voit quelque chose et qu'on ressent quelque chose, là ça fonctionne.

Est-ce que ton amour du vintage est aussi lié aux objets et aux matériaux?

Oui, beaucoup. Dans les objets anciens, il y a souvent une qualité, une manière de faire, une identité. À l'époque, les impressions, les papiers, les matières, ce n'était pas pareil. Il y avait quelque chose de plus concret, de plus durable. J'aime aussi l'idée de garder ce qui a été fait ici. Les objets, les choses de famille, ce qui a été confectionné au Québec ou au Canada. Tout ça peut faire partie d'une identité visuelle. C'est comme un puzzle. Tu prends chaque petite pièce, chaque détail, puis tranquillement, tout s'assemble.

Tu parles souvent du «vrai». Qu'est-ce que tu veux dire par là?

Le vrai, c'est le ressenti humain. Aujourd'hui, on a énormément de technologies, l'intelligence artificielle, les réseaux sociaux, les outils numériques... mais l'humain reste un humain. On cherche encore des connexions. On cherche encore des émotions vraies. Puis je pense qu'on revient toujours aux sources pour ça.

Pourquoi on devient nostalgique d'époques qu'on n'a même pas vécues?

Parce qu'on ressent quelque chose à travers elles. Une époque, ce n'est pas juste une date. C'est une énergie, une manière de vivre, une manière de voir le monde. Je pense aussi qu'après les grandes périodes difficiles, les humains cherchent souvent à reconstruire quelque chose de plus solide, de plus humain. Puis ça laisse des traces dans l'esthétique, dans la musique, dans les objets, dans la photographie. On revient toujours aux sources parce qu'on cherche à comprendre qui on est.

Est-ce que l'esthétique peut devenir dangereuse?

Oui. Complètement. L'esthétique peut devenir une machine de propagande extrêmement forte. On l'a vu dans les guerres, dans la publicité, dans la politique aussi. L'image peut influencer énormément les gens. Mais en même temps, c'est parce que l'être humain est naturellement attiré par ce qui est harmonieux, organisé, beau. C'est profondément humain. Quand on voit quelque chose de bien présenté, on veut aller vers ça. C'est



Laura Bourgeois.
instinctif.

Aujourd'hui, est-ce qu'on vit dans une société dominée par l'image?

Ah oui. Clairement. Les influenceurs, les réseaux sociaux, les marques... tout est construit autour de l'image maintenant. Les gens veulent voir les routines, les maisons, les objets, les moments personnels. Ils veulent ressentir une proximité. Mais l'image ne fonctionne pas seulement parce qu'elle est belle. Elle fonctionne quand elle crée une connexion.

Qu'est-ce qui s'en vient selon toi en matière d'esthétique?

Je pense qu'on retourne tranquillement vers quelque chose de plus vrai. Même avec toute la technologie qui avance, les humains vont toujours vouloir ressentir quelque chose de réel. On revient aux matières, aux textures, aux objets qui ont une histoire. Aux choses qui ont une âme.

En quittant Laura Bourgeois, j'avais l'impression d'avoir parlé autant d'art que de nature humaine. Comme si derrière chaque esthétique se cachait finalement une question beaucoup plus profonde: qu'est-ce qu'on essaie réellement de retrouver à travers les images qui nous touchent? Peut-être un souvenir qu'on n'a jamais vécu. Ou simplement une façon de se sentir un peu plus humain.

Syndicat des professeur(e)s
du Cégep de Trois-Rivières

Au front pour défendre
les conditions essentielles
à la réussite étudiante

fneeq CSN
Fédération nationale
des enseignantes et
des enseignants
du Québec

Prismaphonik: quand le talent d'ici traverse les frontières

Les projets créatifs nés chez nous trouvent parfois un écho bien au-delà de nos frontières. C'est le cas de *Prismaphonik*, une œuvre immersive imaginée par Anthony Gagnon Boisvert et William Simard, présentée jusqu'au 17 août au Spruce Street Harbor Park, à Philadelphie, après une escale à Orlando.



ISABELLE PADULA
DIRECTRICE GÉNÉRALE ET JOURNALISTE

À *La Gazette*, nous connaissons bien Anthony, qui fait partie de notre équipe de collaborateur-trices et contribue à nos services professionnels de production de balados et de contenus audio. Quelques heures après son arrivée à Philadelphie, j'ai échangé avec lui afin qu'il nous raconte les coulisses de cette nouvelle aventure internationale, les mois de préparation qu'elle a exigés et la fierté de voir une création d'ici captiver un public américain.

Prismaphonik est maintenant présentée à Philadelphie. Comment s'est déroulée cette aventure?
C'est une expérience extraordinaire. L'œuvre est installée au Spruce Street Harbor Park, un magnifique parc aménagé au bord d'une rivière où les gens viennent marcher, manger, relaxer et profiter de l'été. Dès notre arrivée, on a eu le sentiment que *Prismaphonik* avait trouvé un endroit idéal pour être présentée.

Cette présentation a été rendue possible grâce à notre collaboration avec QDSinternational, qui représente *Prismaphonik* à l'international et qui nous a obtenu ce contrat.

Ce projet représente bien plus que quelques journées sur place...
Absolument. Même si nous sommes restés seulement quelques jours à Philadelphie, cette présentation est le résultat de plusieurs mois de travail. Depuis le printemps, j'ai consacré énormément de temps à remettre *Prismaphonik* en parfaite condition. L'œuvre a beaucoup voyagé au fil des années et elle avait besoin d'une importante maintenance. Je voulais réparer tout ce qui pouvait l'être,

mais aussi prévenir les problèmes qui auraient pu apparaître pendant les deux mois d'exposition. William Simard a également réalisé un travail colossal. Il s'est occupé d'une grande partie de la logistique et a poursuivi le développement du logiciel qui contrôle toute l'installation. Les améliorations apportées à l'expérience visuelle permettent aujourd'hui à *Prismaphonik* d'atteindre un tout autre niveau.

Comment s'est déroulée l'installation?
Nous avons quitté Trois-Rivières le 23 juin avec un camion cube transportant les 12 prismes. Le lendemain, avec l'aide de quatre travailleurs locaux, l'installation s'est déroulée très efficacement.

Voir les 12 prismes prendre place dans un décor aussi magnifique, au bord de l'eau, c'était un moment très émouvant. Après des mois de préparation, le projet prenait enfin vie.

Le soir même, nous avons observé attentivement le fonctionnement de l'installation. Comme souvent, nous avons repéré quelques petits ajustements à effectuer. Le lendemain a donc été entièrement consacré à peaufiner les derniers détails afin de repartir avec la certitude que tout fonctionnerait parfaitement jusqu'à la fin de l'exposition.

Tu as également composé une nouvelle œuvre musicale pour cette édition?
Oui. J'ai composé une pièce instrumentale originale d'environ cinq minutes qui sera diffusée pendant toute la durée de l'installation.

Deux groupes de Philadelphie, Snack-Time et Orchestra 2001, participent aussi à l'expérience. J'ai reçu le mandat d'adapter leurs œuvres, ainsi que la mienne, afin qu'elles puissent être diffusées par *Prismaphonik*. Chaque composition a dû être entièrement réorganisée pour que chacun des 12 prismes diffuse un instrument différent: voix, batterie, basse, guitares, claviers, percussions...

Les gens peuvent ainsi marcher entre les prismes, isoler chacun des instruments ou encore prendre du recul pour entendre l'ensemble de la pièce. C'est ce qui rend *Prismaphonik* unique.

Quel a été ton plus beau moment?
Sans hésiter, voir les premières personnes découvrir l'œuvre. Sans aucune explication, elles entraient naturellement dans les prismes, passaient d'un instrument à l'autre, essayaient de comprendre le fonctionnement et prenaient le temps d'écouter. À ce moment-là, on réalise que toutes les heures investies dans un projet comme celui-là prennent leur sens.

Qu'as-tu ressenti au moment de quitter Philadelphie?
Nous avons repris la route vers Trois-Rivières avec un profond sentiment d'accomplissement. C'est toujours particulier de quitter une œuvre sur laquelle on travaille depuis des mois, mais c'est aussi très gratifiant de savoir qu'elle continuera d'émerveiller des milliers de personnes tout au long de l'été.

Après Orlando, il s'agit de la deuxième présentation de *Prismaphonik* aux États-Unis. Comme créateur, c'est une immense fierté de voir une œuvre imaginée au Québec voyager à l'international.

Tu espères un jour présenter Prismaphonik à Trois-Rivières. Si tu avais carte blanche, où l'installerais-tu?
Je choisirais l'esplanade de l'Amphithéâtre Cogeco. C'est un endroit magnifique qui mettrait l'œuvre en valeur et où beaucoup de gens circulent avant les spectacles. Durant l'été, nous pourrions même adapter le répertoire musical en fonction des artistes qui se produisent à l'amphithéâtre afin d'offrir une expérience encore plus ancrée dans la réalité trifluvienne.

Au-delà de la fierté personnelle, que représente cette présence aux États-Unis pour la création numérique québécoise?



PHOTO: GRACIEUSETÉ FREDERIC LAVOIE

Amis de longue date et musiciens de formation passionnés par le son, c'est durant la pandémie qu'Anthony Gagnon Boisvert et William Simard ont conçu Prismaphonik.

Je pense que ça démontre le savoir-faire des créateurs et créatrices d'ici. Nous ne sommes pas les seuls à développer des œuvres interactives, alors si *Prismaphonik* est retenue à l'extérieur du Québec et du Canada, c'est qu'elle possède quelque chose qui la distingue.

Aux États-Unis, les gens sont souvent surpris d'apprendre que l'œuvre vient de Trois-Rivières. Nous en sommes très fiers. D'ailleurs, partout où *Prismaphonik* est présentée, nous tenons à ce que le texte explicatif soit également offert en français. Même loin de chez nous, il est important que nos racines québécoises demeurent bien visibles. 🇵🇸

Lisez l'article
«Le cerveau en harmonie: Prismaphonik, quand la musique devient lumière»
à notregazette.com



PHOTO: ANTHONY GAGNON-BOISVERT

LA GAZETTE DE LA MAURICIE • 13

Le projet *Prismaphonik* invite les visiteurs et visiteuses à circuler à travers l'installation et à écouter la musique. Chaque colonne en forme de prisme de l'installation représente un instrument et l'ensemble des prismes forme un orchestre. La personne peut ainsi entendre un seul instrument si elle s'approche, et l'orchestre au complet si elle s'éloigne.

Les ravisseuses, de Charles Dionne: le sentiment que rien ne va plus

Une nouvelle œuvre a vu le jour dans la collection «Parallèle» des éditions Le Quartanier. *Les ravisseuses*, de Charles Dionne, nous offre une histoire d'horreur glaciale. Premier roman tord-boyaux dont l'intrigue se déroule au cours de la période de la chasse au Québec, il saura plaire aux amateurs de sensations fortes et de mysticisme.



ALEXIS LAMBERT
COLLABORATEUR

Chaque année, quatre ami-es d'enfance se rejoignent sur une terre à bois de la Mauricie pour participer à la chasse. Philippe, Anabelle, Rémy et Walid sont toutefois soudé-es par plus que l'amitié, car un lourd secret les ronge en silence. Dans la chaleur de la cabane ou dans l'humidité du mirador, cette façade commence à mettre à mal plusieurs d'entre eux.

Les quatre ami-es voient depuis des années leurs vies amputées, comme maudites. Walid se perd chaque soir dans l'alcool et la drogue, étioquant sa relation avec ses camarades, tandis que Rémy, lui, essaie de passer au travers du deuil de sa femme, morte d'une leucémie foudroyante. Anabelle est submergée par

les pensées des gens et une envie dévorante, tandis que Philippe a laissé la colère l'envahir.

Alors qu'ils-elle croupissent dans la forêt, ils-elle se remémorent les événements tragiques autour d'un vol de chips dans leur enfance, le moment où tout a basculé. Les ami-es s'enflamment et réalisent que peu de choses les retiennent si ce n'est ce pacte du silence. Le secret vite oublié, ils-elle retournent à leur chasse, jusqu'au moment où la moitié du groupe disparaît.

Les souvenirs ne sont pas la seule chose qui les hante. Quelque chose rôde dans les bois, une force surnaturelle qui tourne autour du camp.

UN ARTISAN DE LA PEUR

Charles Dionne, avec ce premier roman, montre qu'il est un artisan de la peur comme il y en a peu au Québec. C'est sa force ici puisque, à chaque passage terrifiant, il tente de nous tordre les tripes. Pour ma part, j'ai particulièrement apprécié tout le côté mystique qui entoure

les ravisseuses, des forces maléfiques antagonistes entourées par une mythologie qui reste voilée, ce qui encourage les lecteurs et lectrices à les craindre encore plus et même, lorsqu'elles agissent, à être dégouté-es par leur voracité gargantuesque. L'atmosphère des lieux est aussi un grand avantage du roman; que ce soit l'opacité de la forêt, le vide du stationnement d'une usine de chips ou une maison abandonnée, Dionne a habilement figé le tout.

Le livre nous rend nauséux à cause de la futilité de l'existence à mesure que se développe le personnage d'Anabelle. Les réflexions nous amènent à penser que nous vivons des vies que d'autres décident pour nous, que rien ne va. Que nos choix et nos peurs nous rendent petit-es et vil-es, et que le genre humain, s'il ne trouve pas la force de les transcender, est voué à l'échec et au néant. Anabelle elle-même n'y échappe pas et tente de s'en libérer.

Bien qu'il reste proche de ses influences, Dionne a su nous montrer habilement

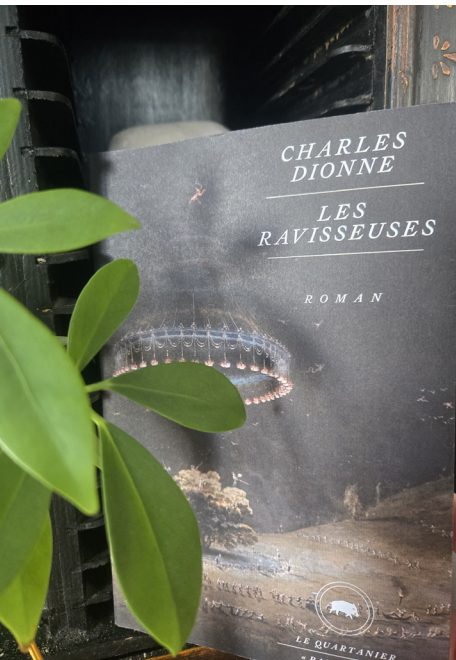


PHOTO : ALEXIS LAMBERT

Les ravisseuses, aux éditions Le Quartanier.

sa couleur dans ce roman qui deviendra un incontournable de l'horreur québécois, d'une noirceur sans fin dans cette histoire de violence, de chasse et de chips. 9

CULTURE

Découvrir les maisons patrimoniales du Chemin du Roy

Plus de 150 maisons patrimoniales ont été identifiées par des affiches informatives sur le Chemin du Roy. Faire redécouvrir ce patrimoine et l'histoire de la plus vieille voie carrossable entre Québec et Montréal est l'objectif derrière ce projet de mise en valeur.

GENEVIÈVE QUESSY

JOURNALISTE PIGISTE
INITIATIVE DE JOURNALISME LOCAL

Les associations touristiques de Québec, de la Mauricie et de Lanaudière, Destination Québec cité, Tourisme Mauricie et Tourisme Lanaudière se sont alliés pour faire la promotion touristique de cette route, dont l'histoire a commencé en 1706.

«On a d'abord lancé un site internet dédié au Chemin du Roy l'an dernier, et, pour cet été, on voulait mettre en valeur l'aspect patrimonial. On a donc travail-

lé avec les MRC qui ont fait l'inventaire des maisons patrimoniales, et sur les 450 propriétaires qu'on a contactés, 150 ont décidé de participer», explique Joseph Themens, coordonnateur marketing du projet.

L'histoire du Chemin du Roy est fascinante. Aucune voie carrossable ne reliait Québec à Montréal jusqu'à ce que le Conseil supérieur de la Nouvelle-France ne décide d'entreprendre des travaux, qui au bout de sept ans, ont permis d'inaugurer le Chemin du Roy en 1734. Ce sont les habitant-es qui ont fait les travaux de construction, sous un

système de corvée, où chaque censitaire ayant une terre le long du chemin était responsable de son segment.

Il fallait alors de 4 à 6 jours pour parcourir le chemin en calèche, de Québec à Montréal. Dès 1760, un courrier express reliait les deux villes en 30 heures. Berthier, situé à mi-chemin entre Montréal et Trois-Rivières, était alors un point clé pour les voyageurs et voyageuses, avec plus de 20 auberges.

Sur les affiches qui identifient les maisons patrimoniales, on peut découvrir différentes informations, dont l'époque

de la construction et le style architectural.

«Sur le site web, on a mis de l'avant plusieurs attraits touristiques, patrimoniaux, gastronomiques, agrotouristiques, et des endroits où arrêter pique-niquer. Il y a une quinzaine de parcours, avec différentes thématiques. On veut que les gens partent de Repentigny pour se rendre à Québec et redécouvrent le Chemin du Roy», dit Joseph Themens. 9

Pour plus d'informations, voir le site internet : Lecheminduroy.com



14 • LA GAZETTE DE LA MAURICIE

En Mauricie, on retrouve sur le Chemin du Roy Le Vieux Presbytère de Batiscan.



PHOTO : GRACE/SETÉ JIMMY VIGNEUX

La Maison Rosalie-Cadron, dans Lanaudière, est un attrait à voir sur le Chemin du Roy.

Gabrielle Brunet - De l'expérimentation à la mémoire transgénérationnelle

Lauréate de la bourse Denis-Charland décernée par l'Atelier Presse Papier et Le Sabord, l'artiste Gabrielle Brunet nous raconte son parcours artistique des dernières années.

KAROLANN ST-AMAND
COLLABORATRICE

Sabord

Pour Gabrielle Brunet, l'art est d'abord un espace d'expression. Bien avant son entrée au baccalauréat en arts visuels de l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR), elle entretenait déjà un rapport étroit avec la création. Issue d'une famille où l'artisanat était omniprésent – un père ébéniste par passion et une mère qui peignait pour le plaisir –, elle grandit entourée de gestes créatifs, sans toutefois fréquenter les musées ou le milieu artistique institutionnel. «Je n'étais pas une enfant qui parlait beaucoup», confie-t-elle. Sa mère l'inscrit à des cours d'art afin de l'aider à s'exprimer, et cette expérience devient le point de départ d'un rapport durable à la création.

Au cégep, alors qu'elle envisage d'abord un parcours en santé mentale, Gabrielle Brunet décide de donner une chance aux arts visuels. L'expérience se transforme rapidement en vocation. À l'UQTR, elle multiplie ensuite les explorations en gravure, en sérigraphie, en cyanotype, en estampe et en travail du verre. Le dessin, présent dans sa vie depuis l'enfance, demeure au cœur de cette démarche expérimentale, où curiosité et matière se rencontrent constamment. Même si ses projets récents abordent les traumatismes transgénérationnels, l'artiste insiste sur l'ouverture de sa pratique: «Aujourd'hui, j'ai envie de parler de plein de choses avec l'art.»

Cette curiosité, elle l'attribue en grande partie à l'influence de son père, qu'elle décrit comme quelqu'un qui apprend constamment de nouvelles techniques, s'intéresse à de nouveaux domaines et les explore aussitôt. Cette ouverture se reflète dans ses propres créations, où l'imprévu occupe une place essentielle. Les croquis initiaux se transforment souvent en cours de route, nourris par les découvertes, les accidents et les intuitions. Elle précise: «Je suis toujours super ouverte d'esprit. Souvent, le projet n'a pas du tout la même tête à la fin.» Ses projets prennent souvent forme à partir d'un vaste travail de recherche visuelle et documentaire. Elle rassemble des images, des textes et des références variés dans des montages et des canevases qui lui permettent de faire émerger des pistes de réflexion et de matériali-

ser ses idées. Parmi ses inspirations récentes, elle cite notamment l'univers de Franz Kafka, en particulier *La métamorphose*, dont les récits nourrissent sa réflexion sur la mémoire, les transformations et les héritages invisibles. Chez elle, la création oscille donc constamment entre recherche, observation et spontanéité.

Cette démarche a trouvé une forme particulièrement aboutie dans *Les jardins de Myosotis*, son projet de fin de baccalauréat. L'artiste y explore pour la première fois le cyanotype sur verre et le travail du verre à froid en grand format, fidèle à son désir d'expérimentation. Composée de verre, de métal, de cyanotypes et d'archives familiales, l'ensemble aborde les traumatismes transgénérationnels à travers les récits de plusieurs membres de sa famille. Les albums photographiques et les souvenirs transmis par ses grands-parents deviennent alors le point de départ d'une réflexion sur les événements qui continuent de résonner d'une génération à l'autre: un incendie, un deuil, une peur héritée, une mémoire transformée avec le temps.

Toutefois, son intention n'est pas de mettre en scène la souffrance. Comme elle le souligne, «ce n'est pas pour dire: regardez comment ma famille a souffert», mais plutôt pour observer «comment ça a créé des identités». Son travail agit davantage comme une forme d'hommage à des personnes ordinaires dont les histoires façonnent encore le présent. À travers ces récits familiaux, Gabrielle Brunet cherche aussi à ouvrir un espace de reconnaissance pour celles et ceux qui y retrouvent leurs propres expériences. Plus qu'un travail sur la mémoire, sa démarche propose une forme de reconnexion à soi, portée par une sensibilité qui privilégie la douceur. Le choix des matériaux participe pleinement à cette démarche. Le verre et le métal, malgré leur dureté, produisent des œuvres d'une grande douceur visuelle. «Le matériel parle beaucoup. Il communique déjà quelque chose», affirme Brunet. La transparence du verre, les reflets de la lumière et les ombres projetées par le métal prolongent l'œuvre dans l'espace. L'artiste privilégie d'ailleurs les tonalités monochromes, qui lui permettent de se concentrer sur l'essentiel et de créer une atmosphère contemplative. Cette volonté d'explorer les possibilités expressives des matériaux est au cœur de sa pratique.

La bourse Denis-Charland lui permettra maintenant de continuer cette exploration à l'Atelier Presse Papier, notamment en découvrant la lithographie, un procédé qu'elle n'a pas encore eu l'occasion d'expérimenter. Plus encore qu'un accès à de nouveaux outils, elle y voit l'occasion de rencontrer d'autres artistes, de consulter une riche documentation spécialisée et d'élargir son horizon créatif. Recevoir cette reconnaissance représente également une importante marque de confiance pour Gabrielle Brunet, qui considère qu'il s'agit d'une confirmation de la pertinence de sa démarche et d'un encouragement à approfondir ses recherches.

Alors qu'elle amorcera également des études en psychologie cet automne, Gabrielle Brunet entend poursuivre le développement des *Jardins de Myosotis*. Une exposition du projet est pré-



PHOTO : GRACIEUSETE

Gabrielle Brunet est lauréate de la bourse Denis-Charland décernée par l'Atelier Presse Papier et Le Sabord.

vue à l'automne, mais cette recherche ne s'arrête pas là: après avoir exploré sa propre histoire familiale, elle souhaite désormais travailler à partir des récits d'autres familles. En multipliant les points de vue, elle espère mieux comprendre les mécanismes de transmission qui façonnent les identités d'une génération à l'autre. 📸



PHOTO : GRACIEUSETE

La transparence du verre, les reflets de la lumière et les ombres projetées par le métal prolongent l'œuvre de l'artiste Gabrielle Brunet dans l'espace.

Un balado qui met en lumière des réalités trop souvent invisibles...

À la rencontre d'Anna

épisode 1

Avec Chelsey

épisode 2

Avec Arthur

épisode 3

Avec Jasmine

épisode 4

Avec Annabelle et Béatrice

épisode 5

DES TÉMOIGNAGES TOUCHANTS!

Un projet du Comité Jeunesse de Anna et la Mer
Réalisé par La Gazette de la Mauricie

BALADO DISPONIBLE SUR
VOTRE PLATEFORME D'ÉCOUTE PRÉFÉRÉE



gazettemauricie.com/sousmacarapace



Quand la Mauricie se rassemble autour de son assiette

Ensemble pour nourrir la Mauricie: une centaine d'intervenant-es du milieu alimentaire ont imaginé ensemble l'avenir nourricier de la région.



DJOCARI LAURIS THÉODORE
JOURNALISTE PIGISTE
INITIATIVE DE JOURNALISME LOCAL

Le 11 juin 2026, plus d'une centaine d'acteurs et d'actrices du système alimentaire mauricien se sont réunis au Complexe Laviolette, à Trois-Rivières, pour la première journée Ensemble pour nourrir la Mauricie. Producteurs et productrices, organismes communautaires, institutions et personnes élues des Municipalités ont répondu à l'appel, le temps d'une rencontre consacrée à une question cruciale: comment bâtir un système alimentaire régional plus résilient, plus équitable et mieux ancré dans les réalités de la Mauricie?

La journée s'inscrit dans la continuité du projet COSAM 2022-2025 (Coalition pour le système alimentaire de la Mauricie), une démarche de recherche participative sous la direction de Laurence Guillaumie, professeure agrégée à la Faculté des sciences infirmières de l'Université Laval. Après trois années passées à dresser le portrait des défis alimentaires du territoire, les organisateurs et organisatrices ont voulu marquer le passage de la réflexion à l'action collective.

Concrètement, la rencontre a pris la forme d'une succession de panels, de conférences et d'un atelier expérientiel, ponctués de pauses de réseautage et de visites de stands présentant diverses initiatives. Une grande toile collective, une murale d'interconnexion, a aussi illustré les liens entre les différents maillons du système alimentaire régional, des champs jusqu'à l'assiette.

Pour plusieurs des personnes présentes, la mobilisation tenait autant de l'économie que de la solidarité. «Se nourrir n'est pas un luxe, c'est un besoin essentiel», a rappelé Jean-François Aubin, maire de Trois-Rivières, en plaidant pour que l'alimentation devienne une priorité collective et un levier d'autonomie pour la région. Guy Veillette, président de la Table des élus de la Mauricie, a également souligné que nourrir la population figure parmi les responsabilités des Villes, au même titre que le logement, les infrastructures ou le développement économique. Au-delà des discours, c'est la volonté de travailler de façon concertée qui a donné le ton à la journée.

DES EXEMPLES QUI INSPIRENT

La rencontre a aussi fait une large place aux expériences venues d'ailleurs. Étienne Croteau, agent de développement des communautés de la MRC d'Arthabaska, a raconté le long travail amorcé dans sa région pour doter le système alimentaire d'une véritable gouvernance. Tout est parti, vers 2020, d'une volonté de réunir autour d'une même

table les milieux politique, scolaire, municipal et de la santé. Le plan d'action qui en a découlé a été adopté en janvier 2024, une étape qu'il juge déterminante: «Lorsqu'un plan est entériné par les élu-es, a-t-il observé, il devient bien plus difficile d'y renoncer.» Parmi les outils déployés dans son coin de pays, il a mentionné l'implantation d'épiceries et de points d'accès alimentaire dans des villages mal desservis, ainsi que des marchés mobiles. À ses yeux, l'alimentation doit s'imposer comme une préoccupation collective et publique, capable d'interpeller les élu-es à l'approche des prochaines élections.

CHANGER DE POSTURE

Pawel Porowski, conseiller, système alimentaire de proximité, de l'organisation Vivre en Ville, a pour sa part insisté sur les conditions qui font la réussite de telles démarches. Il a donné l'exemple de Contrecoeur, accompagnée par son organisme depuis 2021, où une zone agricole protégée d'environ 87 hectares a été soustraite à la spéculation immobilière pour être louée à des agriculteur-trices de la relève. Surtout, il a dégagé quelques leçons tirées de l'expérience. La première tient à un changement de posture: passer du réflexe de se demander ce qu'on vient faire dans une telle démarche à une réflexion sur ce que chacun-e peut y apporter. Bâtir prend du temps, a-t-il rappelé, en évoquant un projet de centrale alimentaire qui a mis près de 10 ans à voir le jour. Apprendre à se connaître, s'adapter aux

besoins du milieu et oser, sans jamais cesser de réfléchir et d'évaluer: voilà, selon lui, ce qui permet d'avancer de façon cohérente.

DES INITIATIVES BIEN D'ICI

La Mauricie n'est pas en reste. Plusieurs projets régionaux ont été présentés, dont un incubateur agricole qui permet à des entrepreneur-es, jeunes ou moins jeunes, de tester un modèle d'affaires avant de se lancer pour de bon. On y trouve une belle diversité de parcours, dont celui de personnes immigrantes qui s'initient aux pratiques agricoles québécoises. Le projet s'appuie aussi sur des partenariats de recherche pour qu'on puisse mieux évaluer ses retombées. Mais au-delà des entreprises qui émergent, c'est la collaboration entre les porteur-euses de projets qui s'avère la plus grande richesse découlant de la démarche.

Au terme de la journée, un même constat revenait: cette première journée Ensemble pour nourrir la Mauricie n'était pas une fin, mais un point de départ. Plusieurs participant-es ont d'ailleurs souhaité disposer de plus de temps pour échanger et tisser des liens, signe d'un réel appétit de collaboration. Reste maintenant à transformer cet élan en gestes concrets pour nourrir, durablement, la Mauricie. 📷



Un quart de siècle célébré et un bel avenir pour Simon Turcotte Confiturier

Les propriétaires de l'entreprise Simon Turcotte Confiturier, de Sainte-Marcelline-de-Kildare, dans Lanaudière, ont de quoi être fier-ères. Après 25 ans de fabrication de confitures et de moutardes fines depuis longtemps distribuées à la grandeur de la province, leurs deux filles assurent maintenant la relève.



GENEVIÈVE QUESSEY
JOURNALISTE
INITIATIVE DE JOURNALISME LOCAL

L'avenir est assuré pour l'entreprise, se réjouit Geneviève Sénécal, copropriétaire de l'entreprise. «Jeanne et Gabrielle sont devenues partenaires à parts égales avec nous en mai dernier, raconte-t-elle. Depuis qu'elles ont commencé à s'impliquer sérieusement, le chiffre d'affaires de l'entreprise a monté! On sent un vent de fraîcheur et une belle énergie.»

En 2009, Geneviève Sénécal s'était jointe à titre d'associée à l'entreprise, autrefois nommée En robe des champs, que Simon Turcotte avait fondée en 2000 à la suite d'une participation au Festival des artisans de Sainte-Marcelline-de-Kildare. Diplômée en cuisine de l'Académie d'hôtellerie et de tourisme de Lanaudière, Simon Turcotte avait plongé dans l'aventure des confitures, inspiré par la tradition des maîtres confituriers de France.

Ensemble, ils ont développé l'entreprise, changeant son nom pour Simon Turcotte Confiturier. Leurs deux filles ont passé leur enfance entre les marmites de confiture, et aujourd'hui, elles sont motivées à faire grandir ce que leurs parents ont créé.

DES NOUVEAUTÉS S'AJOUTENT AUX CLASSIQUES

Depuis toujours, Simon Turcotte développe ses recettes de confiture, dont plusieurs sont devenues de grands classiques, telles la Confiture de Noël, la Gelée pommotte et basilic frais, ou la Confiture poire, vanille et pamplemousse.

Leur fille Jeanne Turcotte, qui a étudié en cuisine et en pâtisserie, est maintenant aux fourneaux avec son père. C'est elle qui a signé la création des deux nouvelles confitures soulignant le 25e anniversaire de l'entreprise. «J'ai créé une confiture framboise et thé des bois, et une confiture fraise et mélilot. On les a mises en trio avec la poire-vanille-pamplemousse, toute première création de mon père. Le mélilot, dont la saveur rappelle la vanille, était un ingrédient que mes parents ne connaissaient pas vraiment et que j'ai eu l'idée d'intégrer», explique Jeanne.

Elle et sa sœur Gabrielle Masse ont changé l'image de marque pour la mettre au goût du jour et se sont investies dans le développement des réseaux sociaux. Diplômée en design de présentation, Gabrielle assiste maintenant Geneviève Sénécal dans les opérations de gestion et de communication. «On voit vraiment un impact sur les ventes depuis qu'elles ont développé les réseaux sociaux et changé l'image de marque, témoigne Geneviève Sénécal. Beaucoup plus de gens entendent parler de nous et on a plus de commandes.»



Gabrielle Masse, Geneviève Sénécal, Simon Turcotte et Jeanne Turcotte sont copropriétaires de Simon Turcotte Confiturier, qui a fêté ses 25 ans cette année.

UNE ENTREPRISE FAMILIALE DE DEUXIÈME GÉNÉRATION

Simon Turcotte et Geneviève Sénécal pensent demeurer impliqué-es dans l'entreprise encore un moment, mais aimeraient ralentir le rythme et en arriver à travailler seulement trois jours par semaine dans quelques années. D'ici là, beaucoup de choses risquent de se passer, car les filles ont le vent dans les voiles.

«J'aimerais faire plus de moutarde. C'est quelque chose qui est très populaire dans les marchés. Je suis d'ailleurs en train de faire des tests pour une nouvelle moutarde, à partir d'un vinaigre de feu fait par des artisans. On est parmi les seules à broyer notre propre moutarde tandis que plusieurs vont acheter de la moutarde de Dijon et l'aromatiser», révèle Jeanne.

Un autre projet habite la famille. «On a aussi très envie de faire une confiture à la pêche, mais là on se demande si on va attendre que la production québécoise soit suffisante pour nos besoins, car, pour l'instant, il n'y a que de très petites productions. On pourrait s'approvisionner en Ontario, c'est certain, mais comme on a toujours tenu à utiliser des produits du Québec, ça serait peut-être aller contre nos valeurs... En même temps, c'est plus court d'aller à Toronto qu'en Gaspésie! Alors on y réfléchit!»

Les filles multiplient les présences dans les marchés publics. On pourra voir le kiosque de Simon Turcotte Confiturier aux Délices d'automne de Trois-Rivières, au Festival des artisans de Sainte-Marcelline-de-Kildare, à la Fête des Vendanges de Magog, au Marché de Noël allemand de Québec et au Salon des métiers d'art de Montréal, notamment. 📷

La nouvelle Route des fromages traverse la Mauricie et Lanaudière

La nouvelle Route des fromages, regroupant plus de 70 fromageries le long d'une quinzaine de circuits touristiques à travers la province, vient d'être lancée par le Conseil des industriels laitiers du Québec. On y découvre plusieurs fromageries en Mauricie et dans Lanaudière.

GENEVIÈVE QUESSY
JOURNALISTE
INITIATIVE DE JOURNALISME LOCAL

Cette initiative a été pensée pour mettre en valeur autant les petit-es artisan-es que les grandes entreprises de transformation.

Via le site internet routedesfromages.com, il est possible de découvrir plusieurs circuits que l'on peut consulter sur un cellulaire et intégrer directement dans Google Maps. Que ce soit pour une escapade d'un jour ou pour des vacances plus longues, plusieurs options sont proposées.

À Bécancour, on découvre par exemple la Fromagerie L'Ancêtre et à Trois-Rivières, la Ferme Caron.

Les fromageries La Vallée Verte, de Saint-Jean-de-Matha, Du Champ à la Meule, de Notre-Dame-de-Lourdes, et la Suisse Normande, de Saint-Roch-de-l'Achigan, sont répertoriées dans Lanaudière, parmi d'autres.

Les adresses, les heures d'ouverture et plusieurs autres informations, comme les types de produits vendus dans chaque fromagerie, sont disponibles dans les fiches d'information.

Pour plus d'informations:
www.routedesfromages.com.



À la Fromagerie La Suisse Normande de Saint-Roch-de-L'Achigan.



De la crème glacée au lait bio de la Fromagerie L'Ancêtre de Bécancour.



Une poutine au fromage en grains de la Fromagerie L'Ancêtre, à Bécancour.

Une table champêtre étoilée, entre érable et vanille

Stratégiquement située sur une colline à la jonction de Saint-Ambroise et de Sainte-Marcelline-de-Kildare, dans Lanaudière, la Table champêtre Huit 100 Vingt offre une vue apaisante où le regard cascade jusqu'aux collines montérégiennes. On se croirait dans un ailleurs inédit en sirotant notre apéro dans la fraîcheur du soir.

GENEVIÈVE QUESSY
JOURNALISTE
INITIATIVE DE JOURNALISME LOCAL

Jessica Grégoire, fondatrice de la ferme et Table champêtre Huit 100 Vingt avec son conjoint Loïc Leperlier, a grandi à cet endroit, et a réalisé son rêve d'y créer un lieu de réception convivial. Mas jamais elle n'aurait imaginé se voir décerner une Étoile Verte par le Guide Michelin.

«On avait reçu un courriel en février, nous annonçant qu'on ferait possiblement partie des recommandations. Il fallait fournir certains documents. On pensait presque que c'était un faux courriel», raconte Jessica Grégoire en entrevue.

Loïc et Jessica étaient tout de même à l'affût, le 6 mai dernier, jour de l'annonce des recommandations Michelin

au Québec. «On est tombé-es en bas de notre chaise en voyant qu'on avait une Étoile Verte, raconte Jessica. Mais en même temps, ça nous représente bien, et ça confirme tous les efforts qu'on fait.»

Tous deux professionnel-les de la restauration, Loïc Leperlier, originaire de La Réunion, et Jessica Grégoire, originaire de Lanaudière, se sont rencontré-es en 2012, dans un petit Relais & Châteaux de la Pennsylvanie, aux États-Unis, où il-elle travaillaient.

Ensemble, il-elle ont réalisé leur rêve d'avoir leur propre établissement de restauration en achetant une terre voisine de celle des parents et du grand-père de Jessica. Avec leur famille, il-elle ont d'abord entaillé les érables et construit une salle de réception en planches fabriquées avec les pins et et les érables de leur forêt. C'est là que trône l'évaporateur et que la vingtaine de convives s'installent maintenant.

La Table Champêtre, qui répond aux critères de l'association Terroir et Saveurs du Québec en offrant 51% d'ingrédients produits sur place à la ferme, a démarré en mode cabane à sucre au printemps 2024, et, depuis, chaque saison se retrouve dans l'assiette.

Colorés, tout en fraîcheur et en saveurs, les plats cuisinés par Loïc et servis par Jessica sont inspirés des traditions québécoises, tout en étant magnifiés par une touche réunionnaise, où l'on reconnaît vanille et autres épices, et des savoir-faire glanés au cours de leurs expériences gastronomiques internationales. Plus de 80% des ingrédients, herbes, fruits, légumes, volailles, sont issus de leur ferme.

Il-elle sèment les variétés de végétaux qu'il-elle veulent cuisiner et les mettent en valeur au gré des récoltes. De magnifiques fleurs sont cultivées pour fleurir les tables. Des haies de framboisiers et un verger fournissent leurs fruits, et une serre permet de cultiver tomates et poivrons.

L'Étoile Verte Michelin qu'ils ont reçue au mois de mai dernier a certes des répercussions, explique Jessica Grégoire. Plus de clients anglophones contactent l'entreprise, un signe peut-être, que cette reconnaissance a attiré l'attention de touristes de l'étranger.

«On est restreint en nombre de places assises, donc déjà, c'était pas mal complet. Depuis l'Étoile, la demande a explosé, mais on n'a pas plus de places! Le mois de juillet s'est rempli en trois minutes! Pour l'instant, ça crée une demande immense, à laquelle on n'est pas capables de répondre, mais ça nous fait chaud au cœur.»

L'Étoile Michelin, c'est aussi la preuve d'être sur la bonne voie. «On est encore plus solides dans nos bottines, dit Jessica Grégoire. Une Étoile ça vient avec des attentes, mais on était prêts. C'était dans nos projets d'ajouter du confort dans la salle à manger et de créer des accords vin pour rehausser l'expérience, ce qu'on a fait. On pourrait augmenter le nombre de places, mais on ne le fera pas. On ne veut pas grossir. Il faudrait doubler les jardins, engager des gens, mais ce qui fait le charme de l'expérience et que les gens apprécient, c'est d'être servis par moi et de voir Loïc cuisinier. On veut rester qui on est.»



Jessica Grégoire et Loïc Leperlier, fondateurs de la Table champêtre Huit 100 Vingt de Sainte-Marcelline-de-Kildare, dans Lanaudière.

Quand le Québec se savoure une bouchée à la fois

Pourquoi planifier ses vacances autour d'une ferme, d'un vignoble ou d'un marché public? Parce que visiter le Québec, c'est aussi plonger au cœur du monde agricole et goûter à une gastronomie bien d'ici. On pourrait presque dire que la province se savoure une bouchée à la fois. C'est cette parenthèse gourmande que propose *La tête dans les nuances* pour clore sa sixième saison, autour d'une question toute simple: l'agrotourisme, passion partagée ou nécessité économique?



DJOCARI LAURIS THÉODORE
JOURNALISTE
INITIATIVE DE JOURNALISME LOCAL

Animée par Robert Aubin, cette dernière table ronde de la saison, enregistrée le 22 avril 2026 au studio de nousTV/Cogeco de Trois-Rivières, a réuni trois intervenantes du milieu agroalimentaire. Florence Lefebvre-St-Arnaud, vice-présidente de la Fédération de l'UPA de la Mauricie et productrice maraîchère, Marie-Ève Roy, chargée de projet en commercialisation aux Partenaires de développement de l'agriculture et de l'agroalimentaire en Mauricie (PDAAM), et Annie Cossette, conseillère en commercialisation au Conseil de développement bioalimentaire de Lanaudière (CDBL), y ont croisé leurs regards.

Le secteur n'a rien d'anecdotique. Selon un sondage mené pour l'Association de l'agrotourisme et du tourisme gourmand du Québec, l'agrotourisme et le tourisme gourmand représentaient en 2022 quelque 2 461 entreprises et un chiffre d'affaires de 798 millions de dollars, et 75% des touristes d'agrément y voyaient déjà un motif principal de voyage.

UN VOCABULAIRE À APPRIVOISER

Premier constat de la soirée: derrière les mots se cache tout un écosystème. Pour bien des gens, agrotourisme, tourisme gourmand, agroalimentaire et bioalimentaire riment tous avec «bouffe». Or, ces termes ne sont pas interchangeables. L'agrotourisme se vit sur les terres agricoles, là où la productrice ou le producteur reçoit les visiteuses et visiteurs et leur propose un produit ou une activité. Le tourisme gourmand, lui, se déploie du côté des restaurants et des détaillants qui mettent en valeur les produits régionaux. Quant au bioalimentaire, il englobe l'agroalimentaire et les produits de la pêche, et est à ne pas confondre avec l'appellation «biologique», réservée et encadrée par un processus de certification annuel.

L'ANNÉE DES AGRICULTRICES

La conversation a aussi fait écho à l'actualité. L'ONU a proclamé 2026 Année internationale des agricultrices. Selon les invitées, cette reconnaissance agit comme une belle tape dans le dos pour ces femmes qui, jour après jour, travaillent souvent dans l'ombre et avec moins de moyens, ici comme ailleurs dans le monde, pour nourrir la population. Le nombre de femmes autour des tables du milieu agricole a beaucoup augmenté en une quinzaine d'années, a-t-on rappelé, et cette désignation ne fait que confirmer l'importance de leur présence.

DES PARTENAIRES, PAS DES INTERMÉDIAIRES

Comment écouler une récolte? Vente directe à la ferme, paniers bio, marchés publics, mais aussi vente à d'autres fermes qui cherchent à étoffer leur propre offre: les circuits courts prennent plusieurs formes. Dans ce paysage, des organismes comme le PDAAM et le CDBL jouent un rôle bien précis. Loin d'être des intermédiaires, ils se présentent plutôt comme des «boîtes à outils» au service du milieu. «Ces instances ne sont pas des intermédiaires en soi», a expliqué Florence Lefebvre St-Arnaud. Promotion, référencement en épicerie, accompagnement technique sur la durée de vie des produits ou la mise en marché: leur rôle est d'outiller les entreprises et de les mettre en relation.

Autre constat: les régions ne se font pas concurrence, elles collaborent. La Mauricie et Lanaudière échangent régulièrement leurs bonnes pratiques, du choix des matériaux d'un panneau jusqu'aux stratégies de promotion. Cette concertation se prolonge jusqu'au palier provincial, notamment au sein de l'Union des producteurs agricoles.

UNE IDENTITÉ DANS L'ASSIETTE

Pour aider la population à reconnaître les produits d'ici, chaque région mise sur son identifiant agroalimentaire. Miam Mauricie et Goûter Lanaudière proposent répertoires de membres, blogues de recettes et idées de sorties, en plus d'une identification en épicerie qui aide la clientèle à s'y retrouver parmi des milliers de produits. Le tourisme gourmand devient ainsi le reflet d'une identité culinaire propre à chaque coin de pays. En Mauricie, cette signature passe notamment par le comestible forestier, des champignons aux têtes de violon, tandis que Lanaudière met de l'avant la diversité de son assiette et la chaleur de son accueil.

Reste la question de départ. Pour Florence Lefebvre-St-Arnaud, l'essor de l'agrotourisme tient moins à une contrainte financière qu'à une attente de la clientèle. «Je ne serais pas prête à dire que c'est devenu une nécessité économique, je pense que ça vient plutôt d'une demande des consommateurs et consommatrices», a-t-elle nuancé, évoquant ce désir de renouer avec la provenance des aliments: un fruit ou un légume, croit-elle, goûte meilleur quand on sait qui l'a produit.

C'est sur cette invitation à prendre la route, et l'appétit, que s'est conclue la sixième saison de *La tête dans les nuances*. Bonne nouvelle pour le public: l'émission promet déjà une septième saison dès l'automne, avec son lot de nouvelles découvertes gourmandes. 📺

PHOTOS: DJOCARI LAURIS THÉODORE



FLORENCE-LEFEBVRE ST-ARNAUD

«Je ne serais pas prête à dire que c'est devenu une nécessité économique, je pense que ça vient plutôt d'une demande des consommateurs et consommatrices.»

«Ces instances ne sont pas des intermédiaires en soi. Elles vont devenir par contre des «boîtes à outils» pour les productrices, les producteurs sur le terrain.»



MARIE-ÈVE ROY

«L'agrotourisme, c'est vraiment sur les terres agricoles. Donc c'est le producteur ou la productrice qui reçoit les touristes et leur propose un produit ou une activité.»

«Je connais tellement mes membres que je suis capable de savoir avec qui les mettre en contact ou vers où les envoyer.»



ANNIE COSSETTE

«L'agroalimentaire, ce n'est pas rattaché au tourisme. Donc, c'est ce qu'on mange dans le fond.»

«Le gourmand, c'est l'identité culinaire d'une région. C'est notre identité propre.»



ANIMÉE PAR ROBERT AUBIN

Une émission d'actualités
et de réflexions publiques



LA Tête
DANS LES
NUANCES

Disponible sur :



Mystoires

En Mauricie et dans les environs, on retrouve une multitude de bâtiments patrimoniaux. Ils font de notre territoire un vivier patrimonial. Mais, connaissez-vous vraiment ces édifices qui font la fierté de notre région ?



RÉPONSE DU MOIS DERNIER

Les kiosques de la terrasse Turcotte devenus préaux. L'incendie de 1908 ayant détruit les aménagements de la promenade / terrasse Turcotte, la reconstruction en 1910, par les entrepreneurs Roy & McLeod, se fait rapidement et deux kiosques sont ajoutés aux extrémités du site. Le site, inauguré en 1911, s'avère un lieu populaire et apprécié des Trifluviens.

Le conseil municipal de Trois-Rivières, acquiert l'île Saint-Quentin, en 1947, de la Consolidated Paper Corporation Limited dans le but d'en faire un parc et une plage familiale. Un premier chalet est d'abord érigé durant l'année 1950 avec des cabines de plage, ainsi que des latrines à l'usage des baigneurs. L'accès à l'île ne se faisait que par bateau.

Avec la construction du pont Jean-Baptiste Cloutier, en 1961, l'intérêt de la ville change. Il faut ajouter du mobilier urbain pour rendre l'espace plus sécuritaire, accueillant et fonctionnel. La Commission de l'île Saint-Quentin propose de déménager les deux abris de la terrasse Turcotte, ce qui sera réalisé au printemps 1966. Ils y sont toujours et servent à accueillir des groupes.

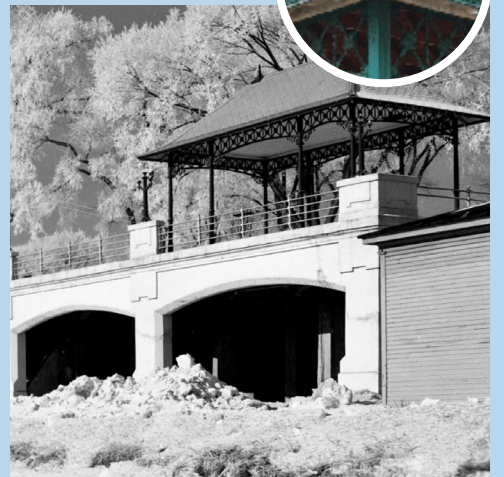
Le Préau de l'accueil est situé près du stationnement principal et a été restauré. Le Préaux Richelieu est situé près du fleuve, devant la ville. Il a conservé plusieurs caractéristiques d'origine avec des poteaux de métal, des contreventements en arche, des moulures et une toiture en bardeau avec des gouttières et pignons sur la faîte. Comme témoin du passé, ce dernier bénéficierait certainement d'une restauration prochaine...

Où retrouve-t-on cet élément du patrimoine trifluvien ?
Solution dans la prochaine édition et dans la rubrique Jeux d'esprit au gazettemauricie.com



Visitez le <https://patrimoine3r.quebec>

POUR INFORMATIONS ET DEVENIR MEMBRE ➡



9 CONSULTER. PARTICIPER. DÉCIDER

DJOCARI LAURIS THÉODORE

JOURNALISTE PIGISTE
INITIATIVE DE JOURNALISME LOCAL

CONSULTATION SUR LA MODERNISATION DE LA CARTE D'ASSURANCE MALADIE

DESCRIPTION

La Régie de l'assurance maladie du Québec (RAMQ) invite la population à se prononcer sur la modernisation de la carte d'assurance maladie. Le sondage, d'une durée d'environ huit minutes, cherche notamment à mieux comprendre l'utilisation de l'embossage (le relief de la carte) et les enjeux liés à son éventuel retrait.

TERRITOIRE

L'ensemble du Québec. La consultation s'adresse à toute personne détentrice d'une carte d'assurance maladie.

COMMENT PARTICIPER

La participation se fait en ligne, en répondant au sondage accessible sur la page de la consultation. L'exercice prend environ huit minutes.

EXPLICATION

La carte d'assurance maladie sert à l'ensemble de la population pour accéder aux services de santé. Avant d'en modifier le format, la RAMQ souhaite recueillir l'avis du public, notamment sur le possible retrait de l'embossage. Les réponses obtenues serviront à orienter les décisions sur l'avenir de la carte.

DATE LIMITE

La consultation se déroule du 18 au 28 juin 2026. Les réponses doivent être transmises au plus tard le 28 juin 2026.

INFORMATIONS

Courriel: experienceclient@ramq.gouv.qc.ca
Lien: consultation.ramq.gouv.qc.ca/index.php?r=survey%2Findex&sid=553387

CONSULTATION SUR LES MODIFICATIONS À LA NORME VÉHICULES ZÉRO ÉMISSION

DESCRIPTION

Le ministère de l'Environnement, de la Lutte contre les changements climatiques, de la Faune et des Parcs tient une

consultation publique sur la révision de deux règlements encadrant la norme véhicules zéro émission (norme VZE). Les modifications proposées ajustent les exigences imposées aux entreprises de construction automobile afin d'accélérer l'électrification du parc de véhicules québécois.

TERRITOIRE

L'ensemble du Québec. La consultation est ouverte à la population, aux entreprises et aux organisations.

COMMENT PARTICIPER

Toute personne intéressée peut transmettre ses commentaires par écrit, par courriel ou par la poste, au plus tard le 23 juillet 2026. Les versions administratives des projets de règlement sont déjà accessibles en ligne.

EXPLICATION

La norme VZE oblige les entreprises de construction automobile à offrir un nombre croissant de véhicules électriques sur le marché québécois, au moyen d'un système de crédits. Les modifications proposées touchent trois pa-

ramètres: le nombre de crédits accordés selon les technologies et les années visées, la progression annuelle des exigences ainsi que la cible de 2035. Les commentaires reçus seront pris en compte dans la préparation de la version finale des règlements, qui sera ensuite soumise au gouvernement.

DATE LIMITE

La consultation publique se déroule du 23 juin au 23 juillet 2026. Les commentaires doivent être reçus au plus tard le 23 juillet 2026.

INFORMATIONS

Courriel: consultations_normevze@environnement.gouv.qc.ca

Par la poste: Direction de l'expertise en décarbonation et efficacité énergétique, Ministère de l'Environnement, de la Lutte contre les changements climatiques, de la Faune et des Parcs, 675 boulevard René-Lévesque Est, 3e étage, boîte 31, Québec (Québec) G1R 5V7

Lien: <https://consultation.quebec.ca/processes/modifications-norme-vze>

9 VOXGAZETTE.COM

NOÉ PADULA GRONDINES

JEUNE REPORTER

ATELIERS DE MÉCANIQUE ET AUTORÉPARATION VÉLO - LA CYCLERIE

Participez à une série d'ateliers d'autoréparation vélo offerts par La Cyclerie, où les participant-es sont accompagnés pour apprendre à entretenir et réparer leur bicyclette de façon autonome. Une activité pratique, accessible et conviviale qui favorise l'autonomie et la mobilité durable tout au long de l'été.
Dates : 14, 15 et 16 juillet, ainsi que les 6, 13 et 20 août 2026
Coût : Gratuit
Lieu : Atelier de La Cyclerie, Pavillon des sciences du Cégep de Trois-Rivières

EXPOSITION - PIGMENTS ET PULSATIONS

La Galerie O'Art et Voix de Pasaj vous in-

vitent au troisième vernissage de la série *Pigments et pulsations* pour une rencontre entre deux univers artistiques vibrants: celui de Gui Salatti, artiste visuelle de Street art et de dripping, ancrée dans le ressenti et la liberté et celui de Luciane Monteiro, artiste pluridisciplinaire qui met les mots en image avec sensibilité et clairvoyance.
Date: Jusqu'au 22 août
Coût: Gratuit
Lieu: Galerie O-Art 160, rue des Forges, Trois-Rivières

PARLOTTE POLYGONE

Envie de pratiquer une langue ou simplement de faire de nouvelles rencontres? Parlotte Polygone propose une soirée conviviale d'échanges linguistiques et culturels où tous et toutes sont les bienvenus, peu importe leur niveau ou leur langue de prédilection.

Date : Mercredi 26 août
Heure : 18 h 30
Coût : Gratuit
Lieu : 127, rue Radisson, Trois-Rivières

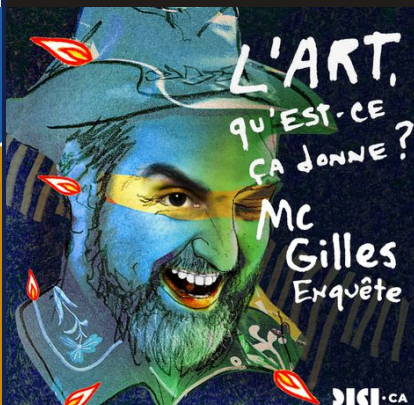
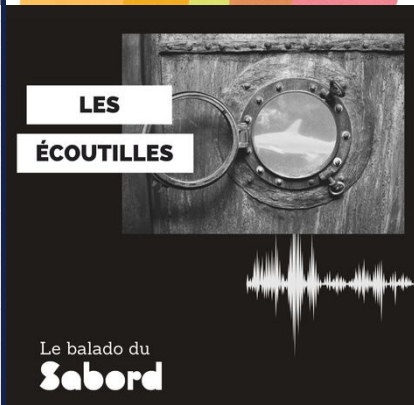
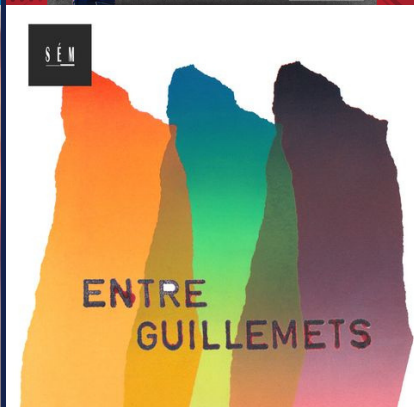
SOIRÉES CHANSONNIERS À LA TERRASSE DE L'AUBERGE GODEFROY

Profitez de l'ambiance estivale avec les Soirées chansonniers de l'Auberge Godefroy, présentées du mardi au dimanche sur la terrasse extérieure. Huit artistes se relaient tout au long de l'été pour offrir des prestations musicales gratuites, à savourer en accompagnant un repas ou un cocktail, beau temps comme mauvais temps.
Date : Jusqu'au 7 septembre
Coût : Gratuit
Lieu : Auberge Godefroy

INTERZONE 9 - VERNISSAGE DU CIRCUIT DÉAMBULATOIRE

Découvrez la neuvième édition d'*Interzone*, un parcours d'art actuel à ciel ouvert qui transforme une ruelle du centre-ville de Shawinigan en véritable galerie urbaine. Le vernissage du 3 juillet lance une exposition gratuite réunissant des œuvres inédites, des murales et des installations à explorer tout l'été.
Date : 3 juillet au 30 septembre
Heure du vernissage : 17 h à 19 h
Lieu : 462, avenue Tamarac, Shawinigan

Encore plus à découvrir
voxgazette.com



Au gazetteauricie.com ou sur votre plateforme balado préférée!